

Revue des professeurs de religion catholique:

INFORMATIONS



**Des clés pour aborder
la bioéthique**

SOMMAIRE

En cliquant sur les titres vous accédez directement à l'article.

<u>Editorial</u>	Françoise Allard
<u>Agir en conscience</u>	Francis Laurent
<u>Comment prendre une décision en conscience</u>	Benjamin Stievenart
<u>Et si on parlait plutôt d'une « interpellation »</u>	Pascal Genette
<u>La bioéthique ou le rapport entre science et foi</u>	Francis Laurent
<u>Problème des limites et de la distinction des ordres</u>	Francis Laurent
<u>Transhumanisme : Proposition de parcours</u>	Leandro Latona
<u>Pour éclairer nos cas de conscience</u>	Françoise Allard

Écouté, lu et résumé pour vous :

- [Le christianisme comme « communication d'existence »](#) (Dominique Collin)
- [L'autorité est-elle dépassée ?](#) (J.M. Longneaux)
- [Regards croisés sur la bioéthique](#) (B. Feltz et D. Jacquemin)
- [La liberté, pour quoi faire ?](#) (R. Rezsohazi)
- [Cas de conscience. Construire une argumentation éthique](#) (S. Casalfiore)

EDITORIAL

« *Les questions les plus intéressantes restent des questions.*

Elles enveloppent un mystère.

A chaque réponse, on doit joindre un 'peut-être'.

Il n'y a que les questions sans intérêt qui ont une réponse définitive. »¹

Nous consacrons ce numéro d'Informations à des questions de bioéthique ou, plus exactement à la bioéthique. Le sujet est vaste.

Il touche notre être au plus profond de lui-même puisqu'il concerne la vie, la mort, le corps, la maladie, la souffrance.

Il interpelle notre existence et son mystère dans ce qu'elle a de plus personnel et de plus singulier.

Face à des situations toujours intimes et particulières, nous vient à l'esprit et au cœur la question éthique par excellence : « Que dois-je faire pour bien faire ? »

Il n'existe pas de réponses toute faites, pas de réponses qui viennent 'd'en-haut', pas de réponse à appliquer à 'la lettre'.

Néanmoins, pour rester fidèle à notre humanité, résonnent en nous des appels ou des leitmotivs auxquels nous ne pouvons rester sourds puisqu'ils nous remettent en mémoire l'éminente dignité des humains créés à l'image de Dieu. Et nous entendons :

« Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse. »

« Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

« Agis de telle sorte que tu traites toujours l'autre comme une fin et jamais comme un moyen. »

Exigeant et difficile à mettre en œuvre !

Et pourtant, ce temps de Noël, temps de l'incarnation de Dieu, nous rappelle l'importance de la fragilité et de la vulnérabilité du nouveau-né de la crèche.

Il nous rappelle ce Dieu « Très-Bas », l'« Emmanuel », « Dieu parmi nous ».

Il nous exhorte à faire naître Dieu en nous. Il nous pousse à « Mettre au monde l'enfant de Dieu que nous sommes car ce vers quoi le Christ nous invite, c'est à naître. Notre identité d'homme va de naissance en naissance, et de naissance en naissance nous allons bien finir nous-mêmes à mettre au monde cet enfant de Dieu que nous sommes. »²

Dans tout ce que nous vivons, face aux questions existentielles et éthiques que nous nous posons, restons éveillés, restons vigilants, restons ouverts à nous-mêmes, aux autres et à Dieu.

L'équipe d'Informations vous souhaite un Noël de Paix, une belle année 2019 et des vacances reposantes.

Françoise ALLARD

¹ E.E. SCHMITT, Oscar et la dame rose.

² Christian de CHERGE, L'invincible espérance, Paris, Bayard, 1997, p. 294.

AGIR EN CONSCIENCE.

Les réflexions qui suivent sont largement inspirées d'un article que j'ai écrit dans Informations en juin 2013.

Une des approches possibles des problèmes bioéthiques est l'approche morale "généraliste" qui consisterait à donner aux élèves des pistes générales qui leur permettraient de travailler une question bioéthique au choix à partir d'un schéma adaptable voire même réutilisable pour n'importe quelle question éthique.

Je vous propose ici un parcours autour de ce thème d'agir en conscience, parcours que je réalise avec des élèves de 5e. A titre informatif, je vous signale qu'un parcours différent sur le même thème a été publié aux éditions Lumen Vitae en 2012³.

Il me semble important de faire comprendre aux élèves qu'un agir chrétien n'est pas l'application « simple » d'une éventuelle loi édictée par l'Eglise mais un choix que chacun doit faire avec le souci de trouver la meilleure solution pour toutes les personnes concernées, là où il est, avec les moyens à sa disposition, de leur faire comprendre aussi que des choix éthiques sont des choix complexes.

Pour commencer il est sans doute judicieux de faire quelques rappels de concepts ou principes moraux: rappeler ce qu'est une valeur, les différents types de valeurs⁴, ce que sont la convivialité et la règle d'or ou encore les 3 dimensions de la morale⁵.

Il me semble qu'on peut parler de problème éthique si certaines conditions sont remplies :

- l'être humain doit être conscient, et donc responsable ;
- cela concerne des comportements ou actions à choisir, réaliser, condamner ou refuser ;
- il doit être question de valeurs, respectées, non respectées, à promouvoir...
- qu'il y ait des conséquences pour les personnes concernées.
- Qu'il y ait recherche du bien, de ce qui est bon, de ce qui fait grandir en humanité les personnes concernées ou de ce qui empêche cette recherche du bien...

Les problèmes éthiques peuvent être de deux types :

- Evaluer la conduite adoptée par une personne ou un groupe pour voir si cette conduite respecte ou non l'homme et l'aide ou pas dans sa réalisation humaine ;
- Orienter des choix à venir en vue de susciter davantage d'humanité.

Pour découvrir les questions éthiques posées par un problème, j'invite les élèves à lister les valeurs présentes ou en jeu dans ce problème, les personnes concernées, les différentes actions possibles, à croiser l'ensemble de ces données et à formuler à partir de là une série de questions éthiques.

³ Stefania CASALFIORE, Claire DEFAYS, Bernadette WIAME, *Cas de conscience. Construire une argumentation éthique* (2 tomes), Bruxelles, Lumen Vitae, 2012

⁴ A partir de J. VALLERY, *Passages*, Bruxelles, Lumen-Vitae-Vie ouvrière, 1989, p. 30

⁵ A partir de X. THEVENOT, *Repères éthiques pour un monde nouveau*

Dans un troisième temps, je propose un parcours biblique avec la lecture de quelques textes qui me semblent fondateurs d'une éthique chrétienne: Ex 20, 1-17 (les 10 commandements) ; Mt 22,36-39 ; Jn 13,34-35 et Jn 15,13 (commandement de l'amour du prochain) ; Mt 5, 21-25.38-48 (« Vous avez appris... moi, je vous dis ») et Mt 25,31-46 (le jugement dernier).

Dans une quatrième partie, je propose quelques pistes pour aider à choisir et agir. Je développe les idées suivantes :

- la morale chrétienne est une réponse de l'homme à l'initiative de Dieu ;
- la conscience est souveraine ;
- la conscience doit se former à la lumière de la Parole de Dieu, de l'enseignement de l'Eglise mais aussi des données non religieuses du problème travaillé ;
- une loi indique des valeurs et l'important est de respecter ces valeurs;
- la moralité d'un acte dépend aussi de ses conséquences pour moi et les autres, à court, moyen et long terme ;
- le bonheur est la finalité de l'éthique ;
- entre deux maux, il faut choisir le moindre ;
- une éthique réaliste de croissance⁶: chacun est appelé, là où il est, à faire un bout de chemin vers l'idéal moral proposé par le christianisme.

Tout ceci peut se résumer dans le schéma suivant qui peut devenir un schéma général pour travailler toutes les questions éthiques.

J'agis en conscience éclairée ou informée par : - la Bible



- l'enseignement de l'Eglise
- la situation (= ensemble des données non religieuses susceptibles d'éclairer le problème)

Etre attentif à : - le commandement de l'amour
- la loi indique des valeurs
- conséquences pour moi, les autres, à court, moyen et long terme.

L'objectif est donc de voir ce que disent la Bible et l'Eglise sur le sujet, de lister les composantes non religieuses de cette question (aspects sociaux, économiques, juridiques, scientifiques, culturels...), de voir qui est concerné par ce sujet et doit y être aimé, de lister d'éventuelles conséquences et, pour finir, de se prononcer à travers un avis personnel argumenté sur la situation concrète étudiée.

⁶ Idée développée par les Professeur Roger Burggraeve. Voir à ce sujet les articles parus dans Informations, n°7 de 12/2012.

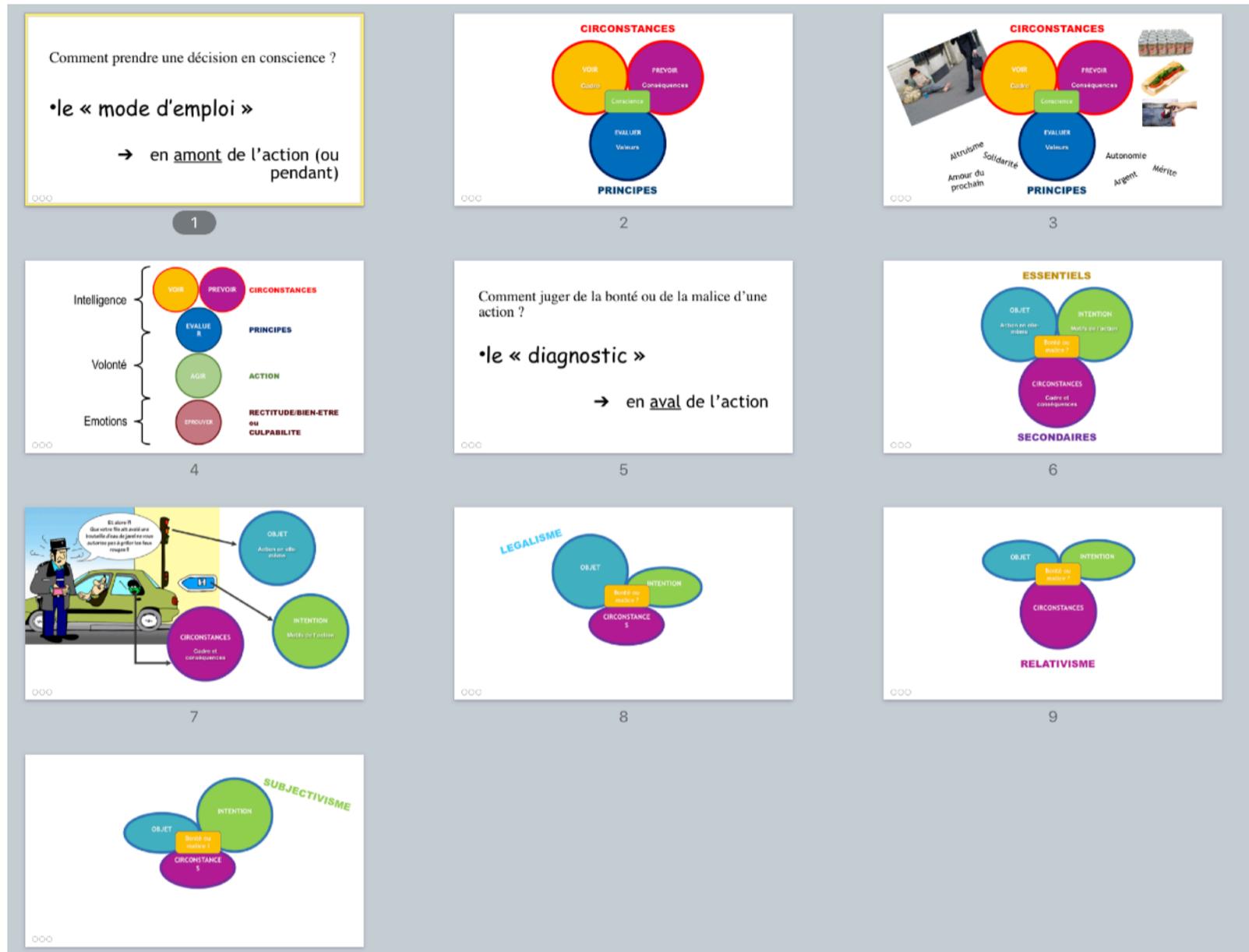
En guise de travail final, on peut leur demander de traiter un problème bioéthique nouveau de la manière suivante:

- 1) Une introduction : présentation du problème traité, en montrant les enjeux et qu'il s'agit d'un problème éthique.
- 2) Une synthèse des données humaines relatives à cette problématique : dimensions sociales, économiques, psychologiques, juridiques...
- 3) Une synthèse de la position chrétienne : textes bibliques de référence et position de l'Eglise.
- 4) Une prise de position personnelle argumentée.

Francis LAURENT

COMMENT PRENDRE UNE DÉCISION EN CONSCIENCE

Un diaporama pour aider les élèves à prendre une décision en conscience:



Ce diaporama peut être téléchargé à l'adresse suivante:
[Comment prendre une décision en conscience \(ppt; 2 Mo\)](#)

Benjamin Stievenart

ET SI ON PARLAIT PLUTÔT D'UNE « INTERPELLATION », D'UNE INVITATION DE DIEU???

Les chrétiens éprouvent souvent un certain malaise devant les positions éthiques de l'Eglise catholique (ou du moins du Magistère Romain). Les causes de ce malaise sont multiples, mais l'une d'entre elles est sans doute une connaissance floue de la morale fondamentale chrétienne c'est-à-dire de la façon dont le chrétien est appelé à articuler ses choix, ses valeurs et ses engagements.

Il est peut être bon de rappeler quelques éléments fondamentaux de l'éthique chrétienne car on utilise parfois indifféremment les termes de « morale » et d' « éthique ». Si le premier vient du latin, l'autre vient du grec. Etymologiquement, ils signifient l'un et l'autre le discours normatif sur les comportements (mores ou ethos) ; l'Occident a malheureusement trop souvent contribué à connoter péjorativement le terme « morale » ...

1°) La morale chrétienne est responsoriale...

Ce premier trait de la morale fondamentale chrétienne nous met précisément devant les yeux une importante spécificité : la morale chrétienne est morale d'Alliance. On risque fort de ne pas comprendre le statut chrétien de la morale si l'on ignore en quelle structure d'Alliance elle se recadre.

L'Alliance est sans doute la notion la plus fondamentale d'Israël.

- Pour la Bible, Dieu fait alliance avec Abraham. On dirait mieux qu'il fait une promesse, car il s'agit alors d'une promesse unilatérale : Dieu seul s'engageait. Et cela était important : Dieu jetait dans la balance de l'histoire le poids de sa fidélité ; quelles que soient les fautes du peuple à naître, il s'engageait à l'introduire dans le bonheur (symbolisé ici par une terre).

Dieu seul s'est engagé envers Abraham ; quelle que soit donc la conduite du peuple, il se doit à lui-même (s'il est « juste ») de lui donner le bonheur.

- Au Sinaï, Dieu fait une alliance bilatérale. « Je m'engage à vous conduire au bonheur si vous observez mes commandements ». Et le peuple est entré alors dans cette alliance comme dans une « quatrième » dimension : il ne pourra pas plus vivre en tant que peuple, s'il sort de l'alliance que si nous sortions des trois dimensions de l'espace.

a) *Je suis Yhwh ton Dieu*

b) *Je t'ai fait sortir du pays d'Egypte*

c) *Tu observeras fidèlement les commandements que je te donne aujourd'hui.*

→ Ici, Dieu s'engage de façon bilatérale au Sinaï : s'il est « juste », il devra donc refuser le bonheur si le peuple ne tient pas le contrat ... Et le peuple (comme nous encore aujourd'hui « péché » ... Dans la Bible, le péché est un manquement à l'amour.

→ Il faut remarquer dans ce schéma et cette structure d'Alliance que l'éthique n'occupe pas la première place. Ce qui est premier, c'est *le nom de Yhwh* suivi du rappel de son bienfait pour le peuple (l'exode = l'événement fondateur du peuple en tant que Peuple de Dieu). L'éthique n'intervient qu'en troisième lieu comme *une réponse du peuple* lorsqu'il a compris que sa constitution même, son élection, et pour tout dire son existence ne venaient pas de lui, mais de Yhwh.

C'est parce que le chrétien découvre qu'il est aimé comme il est, indépendamment de sa bonne conduite préalable, qu'il aura à cœur de changer de conduite et donc de se convertir. Ce qui est premier n'est donc pas une éthique de l'effort ou de la vertu, mais bien une éthique de la « grâce » reçue « gratuitement ». Il est bon de se rappeler ses affirmations trop méconnues dans le monde catholique, comme celle-ci de Kierkegaard : « Le contraire du péché, ce n'est pas la vertu ; c'est la foi. »

2°) La conscience est souveraine...

a) la souveraineté de la conscience

Il y a là un élément qui est partie prenante de la Tradition morale chrétienne, depuis Paul (1Co.8 et 9, à propos des viandes sacrifiées aux idoles) jusqu'à aujourd'hui.

La manière chrétienne de vivre, ce qu'on appelle la morale, ne se présente pas dans le Nouveau Testament, sous la forme de commandements et d'interdits. A travers les évangiles et les épîtres, on perçoit une doctrine commune : unis à Jésus par la foi et le baptême, nous devenons un être nouveau ; il faut donc, désormais, vivre en conséquence : imiter le Père dont on est devenu les enfants en son Fils, se laisser guider par l'Esprit. C'est en vivant ainsi son existence au quotidien qu'on rend à Dieu un culte spirituel.

→Paul, aux Colossiens, rappelle que le baptême est mort et vie avec le Christ (Col.2,20 et 3,1) et il ajoute : vivez donc en conséquence (3,5) ; il le dit d'abord de façon générale (3,5-17) et le reprend ensuite pour chaque catégorie de fidèles (3,18 - 4,1).

→D'autres textes montrent sur quoi s'appuie Paul pour justifier sa morale.

- Querelles de clocher (1Co.1,10-4,21).
- Un chrétien indélicat qui vit avec sa belle-mère (1Co.5)
- Des chrétiens au-dessus de la morale (1Co.6,12-20)

Derrière tous ces problèmes se cache une question fondamentale = quel est le statut du chrétien dans le monde ?

Ainsi le Concile Vatican II, dans la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* (« l'Eglise dans le monde de ce temps ») déclare ceci : « Au fond de sa conscience, l'homme découvre la présence d'une loi qu'il ne s'est pas donnée lui-même, mais à laquelle il est tenu d'obéir. Cette voix qui ne cesse de le presser d'aimer et d'accomplir le bien et d'éviter le mal, au moment opportun, résonne dans l'intimité de son cœur : « Fais ceci, évite cela ». Car c'est une loi inscrite par Dieu au cœur de l'homme ; sa dignité est de lui obéir, et c'est elle qui le jugera. La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait sentir. »

« La conscience est le centre le plus secret de l'homme et le sanctuaire où il est le seul avec Dieu dont la voix se fait entendre dans ce lieu le plus intime. »

« Par la conscience se fait connaître de façon admirable cette loi qui trouve son accomplissement dans l'amour de Dieu et du prochain. »

« Par la fidélité à leur conscience, les chrétiens sont unis aux autres hommes pour chercher ensemble dans la vérité, une solution pour tant de problèmes moraux qui se présentent dans la vie individuelle aussi bien que dans la vie de la société. »

« Il n'est pas rare que la conscience s'égaré par suite d'une ignorance invincible, sans perdre pour autant sa dignité. Mais cela ne peut pas être dit lorsque l'homme se soucie peu de rechercher le vrai et le bien, et lorsque l'habitude du péché rend peu à peu la conscience presque aveugle. » (*Gaudium et Spes* 16)

Les Evêques de Belgique ont repris dans le Livre de la foi ce même enseignement traditionnel : « Le chrétien doit suivre sa conscience, même quand elle se trompe. » (*Livre de la Foi, Tournai, Desclée, 1987, p. 165*).

b) la conscience doit se former

Pour pouvoir légitimement être souveraine, la conscience doit être formée, et tout d'abord informée. La conscience puisera sa formation à travers diverses sources :

-la Parole de Dieu qui reste une source première et fondamentale (« ruminer », accueillir et étudier l'Écriture).

-la Tradition de l'Église donne des éclairages importants avec des insistances qu'on ne peut pas ne pas prendre en compte.

-le Magistère actuel de l'Église qui a pour mission d'interpréter correctement la Révélation, y compris en matière de mœurs.

-la culture dans laquelle vit le chrétien doit rester une source de formation pour sa conscience.

REM. : il peut parfois surgir des tiraillements entre ces diverses sources qui montrent bien que le travail de la conscience n'est jamais achevé ... être attentif à ne verser ni dans l'intolérance religieuse ni dans le renoncement aux valeurs que la foi propose.

3°) Le but ultime de l'éthique = le bonheur ...

Tout ce travail sur la vie morale est en définitive finalisée par la recherche du BONHEUR car le souci est-il, oui ou non, de rendre les gens plus heureux. L'appel à changer le monde pour s'ajuster au cœur de Dieu a ainsi retenti à travers le temps. C'est d'ailleurs le cri des prophètes qui ne cessent de rappeler l'Alliance que Dieu a scellée avec son peuple. Ainsi Isaïe et Jérémie qui ne supportent pas l'apparente piété à l'égard de Dieu, exprimée dans les sacrifices cultuels, MAIS qui n'est pas accompagnée d'un élémentaire respect du droit des personnes. Les prophètes rappellent la Loi qui protège les personnes économiquement faibles : la veuve, l'orphelin, l'étranger. Le psalmiste, lui, loue le juste qui vit dans l'observation et le respect de toute la Loi : il est vrai, honnête, bienveillant, il fait le bien. Respecter cette Loi, c'est répondre à l'Alliance que Dieu a contractée avec le peuple hébreu après sa sortie d'Egypte.

→ Les milles «bornes» de la Vie ...

se demander :

> Pourquoi les lois existent-elles ? A quoi servent-elles ? Combien de temps vivent-elles ?

> A partir de situations précises choisies dans la vie publique, la famille, le collège, le sport, etc., échanger : Qui rédige la loi ? Quelles sont les personnes qui ont autorité pour faire respecter une loi ? De qui reçoivent-elles cette autorité ? A quel titre et vis-à-vis de qui cette autorité est-elle exercée ? Quels sont les moyens pour faire respecter les lois ?

> La loi de Dieu fait vivre...

Inviter chaque jeune à exprimer ce qu'il découvre de la loi.

Ps.1,2 : la loi est source de bonheur.

Ps.77,5 : la loi se transmet de génération en génération.

Ps.93,12 : la loi du Seigneur enseigne l'homme.

Ps.121,4 : par la loi, le Seigneur veille sur l'homme

Ps.148 : la loi est éternelle et immuable.

« *Vous n'êtes pas sous la loi mais sous la grâce* » répète Paul (Rm.6,14) ... tel est le fondement de la morale pour les premiers chrétiens.

→ Une fois de plus, il est évident de constater que la réflexion sur l'éthique est complexe.

A chacun de réfléchir !!!

Bibliographie : Pour lire le Nouveau Testament, E. Charpentier, Ed. du Cerf / Pour une première lecture de la Bible, Cahiers Evangiles n°10, Ed. du Cerf / Revue Initiales n°168, Autorité, avril-mai 2001/ Dossier ODER, Questions d'éthique : la sexualité p.3 à 12.

Pascal GENETTE

LA BIOÉTHIQUE OU LE RAPPORT ENTRE LA SCIENCE, LA PHILOSOPHIE ET L'ÉTHIQUE

Souvent quand on parle de problèmes bioéthiques, on les aborde par le biais d'une réflexion éthique. On pourrait aussi les aborder par un autre biais en les inscrivant dans une réflexion sur le rapport entre sciences et foi, entre sciences et philosophies ou morales.

Par le passé, sciences et religions se sont souvent affrontées sur les questions liées à l'origine de l'univers ou de l'homme. Dans la perspective chrétienne, il me semble que cette question ne se pose plus aujourd'hui. Par contre, ce conflit ou le risque de conflit reste présent dans des questions relatives aux procréations médicalement assistées, par exemple, où les prises de positions de l'Eglise sont parfois considérées comme trop radicales, trop sévères, pas assez nuancées.

Il me semble donc important de redire à nos élèves que les démarches scientifiques et philosophiques ne sont pas en concurrence. Répondant à des questions différentes, la science essayant de répondre aux questions relatives au mécanisme, au "comment", philosophies et religions, elles, essayent de proposer des réponses au "pourquoi", de répondre aux questions du sens, du but, des valeurs. Ces deux démarches sont donc différentes mais elles sont toutes les deux importantes et complémentaires.

Partir de questions bioéthiques permettra de monter à la fois la différence entre ces disciplines, leur importance et aussi leur complémentarité. On ne peut éviter ni le "comment" ni le "pourquoi". On ne peut nier que de nombreuses découvertes et pratiques scientifiques contemporaines relatives au vivant posent des questions morales importantes et que, pour y répondre, avec intelligence, il est bon de savoir de quoi on parle et d'en référer à des valeurs.

Jacques Testard, biologiste à l'origine de la première naissance d'un bébé éprouvette en France a écrit un jour que "dans le domaine technoscientifique, une chose est vraiment sûre: tout ce qui est techniquement possible, sera fait, toujours". Cela montre bien, me semble-t-il le danger de laisser faire les scientifiques sans les inviter à respecter des règles morales.

Les questions éthiques liées aux découvertes ou possibilités scientifiques et techniques du moment dépassent largement le cadre des seules possibilités biologiques.

A titre indicatif, voici une liste non-exhaustive de possibilités scientifiques qui posent des problèmes éthiques. Ce ne sont pas tous des problèmes bioéthiques mais tous concernent des possibilités scientifiques ou techniques.

1. En lien avec le statut de l'embryon:

- a. Les procréations médicalement assistées et en particulier les FIVETE avec les problèmes des embryons surnuméraires ou les inséminations artificielles avec donneur(s) externe(s).
- b. Le diagnostic prénatal ou préimplantatoire avec la question de ce qu'on fait d'un embryon porteur d'une anomalie grave.
- c. Les interventions in utero.
- d. Les risques de manipulations génétiques
- e. Les possibilités d'expérimentation ou d'utilisation des embryons surnuméraires ou issus d'avortements.
- f. La question de l'avortement.

2. En lien avec la fin de vie:
 - a. L'euthanasie
 - b. Le coût des traitements et de l'hébergement des personnes âgées,
 - c. Les questions de l'acharnement thérapeutique.
3. Les greffes d'organes et surtout le manque d'organes à greffer qui conduit parfois à des prélèvements douteux sur des condamnés ou à des commerces immoraux dans certains pays mais aussi à des législations comme celle qui fait de tout belge un donneur potentiel s'il ne s'y est pas opposé.
4. Le problème démographique: explosion démographique dans certains pays avec le problème du contrôle de la fécondité (ex.: Inde, Chine...) ou vieillissement de la population dans d'autres.
5. Les OGM avec, en plus des risques éventuels sur le nature, le risque de confiscation de l'agriculture mondiale par quelques grandes sociétés multinationales au détriment des agriculteurs les plus pauvres.
6. Tous les problèmes liés à Internet: sites incitant au terrorisme, sites pédophiles, risques des réseaux sociaux, piratage informatique, monopole de Microsoft, téléchargement illicite...
7. Risques de guerres bactériologiques
8. Dopage dans le sport.
9. Respect de la vie privée: via nos GSM, GPS, nos diverses cartes de fidélité, nous sommes suivis!

Et, pour terminer, voici une piste de travail à proposer à vos élèves pour approfondir une de ces questions.

L'objectif est, à partir d'un de ces thèmes, de montrer que sciences et foi, philosophie ou morale sont impliquées et de montrer l'importance, la différence et la complémentarité des deux démarches.

Choisir une des questions énoncées ci-dessus ou une autre qui intéresserait l'élève et en montrer l'intérêt (C.T.1)

Présentation synthétique et vulgarisée de la perspective scientifique (C.T.2)

Présentation de l'enjeu moral et de la position chrétienne (C.T.3)

Montrer l'importance, la différence et la complémentarité des deux démarches. (C.T.4)

Présentation, soin, orthographe, bibliographie (C.T.5)

Francis LAURENT

LE PROBLÈME DES LIMITES ET LA DISTINCTION DES ORDRES⁷.

Dans un de ses livres⁸, André COMTE-SPONVILLE propose une réflexion éthique intéressante pour déterminer « ce qui n'est pas permis ».

Pour ce faire, il propose ce qu'il appelle la distinction d'ordres différents et la prise de conscience des limites de chacun d'entre eux. On voici une présentation sommaire.

1^{er} ordre : l'ordre (économico-)techno-scientifique.

Il est le premier et a sa cohérence propre et son indépendance au moins relative par rapport aux autres. Il est incapable de répondre à une question éthique. Il est structuré autour du *possible/impossible* : ce que l'on peut faire et ce qui est impossible de faire, aussi bien au niveau économique (c'est financièrement payable) qu'aux niveaux scientifiques ou techniques (c'est compréhensible et réalisable). « Si nous laissons cet ordre techno-scientifique à sa seule spontanéité interne, tout le possible sera fait toujours ; or le possible aujourd'hui est plus effrayant que jamais » (p. 51). On est donc obligé de limiter cet ordre de l'extérieur puisqu'il est incapable de le faire par lui-même pour éviter des dérives inacceptables. Une première limite peut provenir du deuxième ordre.

2^e ordre : l'ordre juridico-politique (= la Loi, l'Etat)

Il est structuré par l'opposition *légal/illégal* (la loi autorise ou interdit) mais aussi par la distinction entre

« Je vous répondrai d'abord que je ne vois pas bien ce que je pourrais mettre au-dessus de l'amour, pour le limiter ou le compléter. Mais c'est qu'aussi je ne crois pas en Dieu... Un croyant pourrait tout à fait (et même, me semble-t-il, devrait, de son point de vue) envisager un cinquième ordre, qu'on pourrait appeler l'ordre surnaturel, l'ordre divin, qui viendrait chapeauter l'ensemble et assurer sa cohésion. Je ne doute pas, croyez-le bien, que ce soit parfois commode... » (p. 68)

ceux qui sont en état de faire la loi et ceux qui ne le sont pas.

Cet ordre ne suffit pas non plus. Il doit aussi être limité parce que, au niveau individuel, respecter la loi ne suffit pas : certaines choses ne sont pas prévues par la loi (mensonge, égoïsme, méchanceté...). Il faut éviter ce qu'il appelle le « spectre du salaud légaliste » (p. 53), celui qui est légalement en ordre mais moralement ... Cet ordre doit aussi être limité au niveau collectif : peut-on imaginer qu'un peuple ait tous les droits, puisse décider de n'importe quoi ? (cfr Hitler élu +/- démocratiquement) ? De plus, un peuple est toujours libre, dans une démocratie, de modifier ses lois (« il n'y a pas de limites démocratiques à la démocratie »). Il faut donc limiter ce 2^e ordre car « une loi ne dit pas le bien et le mal : elle dit ce qui est autorisé et interdit par l'Etat » (p. 104).

3^e ordre : L'ordre de la morale

Il est structuré autour des notions de *devoir/interdit*. Si nous (individus et collectivités) n'avons pas tous les droits, c'est pour des raisons morales.

⁷ Article déjà publié dans Informations, 02/2008

⁸ Le capitalisme est-il moral, Paris, Albin Michel, 2004, p. 47-70

Trois éléments viennent limiter, même en démocratie, la souveraineté du peuple :

- les lois de la nature et de la raison ne peuvent être violées : on n'a droit qu'au possible !(= Ordre 1)
- l'Etat ne gouverne la multitude des hommes que dans la mesure où, par sa puissance, il l'emporte sur elle. On peut toujours résister au pouvoir.(= ordre 2)
- la morale existe :
 - « On ne vote pas sur le vrai et le faux, ni sur le bien et le mal. C'est pourquoi la démocratie ne tient lieu ni de conscience ni de compétence » (p. 61).
 - La morale, du point de vue des individus, s'ajoute à la Loi : il y a des choses à faire ou ne pas faire qui ne sont pas obligées ou interdites par la Loi. « La conscience d'un honnête homme est plus exigeante que le législateur » (p. 62).
 - Il en est de même pour les peuples : « l'ensemble de ce qui est moralement acceptable est plus restreint que l'ensemble de ce qui est juridiquement envisageable » (p. 62).

La morale est historique, culturelle, donc relative à ceux qui l'ont déterminée même si elle fonctionne subjectivement comme un absolu. La morale n'est donc pas tout : beaucoup d'actions ne sont ni moralement interdites ni moralement exigibles. Ce 3^e ordre doit être complété. Ne faire que son devoir, même toujours, c'est être pharisien !

4^e ordre : l'ordre éthique (= de l'amour)

Celui-ci est structuré intérieurement par l'opposition *joie/tristesse*. Il s'agirait de l'ordre de l'amour, celui de la vérité, l'amour de la liberté, l'amour de l'humanité (du prochain). « L'amour intervient donc dans les ordres précédents, mais sans les abolir, et davantage comme motivation (pour le sujet) que comme régulation (pour le système) » (p. 69).

Faut-il limiter ou compléter ce 4^e ordre et si oui, par quoi ? Dans l'athéisme : que mettre au-dessus ? Dans une perspective de foi, par contre, il faut envisager un 5^e ordre qui serait l'ordre surnaturel, divin qui viendrait chapeauter l'ensemble et lui assurer sa cohésion.

Nous avons besoin de ces 4 ordres à la fois dans leur indépendance et leur interaction... Les 4 sont nécessaires, aucun n'est suffisant.

Cette réflexion proposée par un philosophe athée me semble poser une question de fond qui est celle du fondement d'une morale ou de la référence à une transcendance pour fonder une morale. Comte-Sponville n'est pas le seul à poser cette question. Nous la retrouvons, par exemples, chez H. Kung⁹ ou encore L. François¹⁰. Il est vrai que cette réflexion est difficile à mener en classe même si je la crois possible au niveau des 6G. Cela n'en vaut-il pas la peine pour lutter contre un certain relativisme ambiant ?

Ce qui est évoqué ci-dessus me semble pouvoir servir de canevas pour des cours sur une question bioéthique.

⁹ *Projet d'éthique planétaire. La paix mondiale par la paix entre les religions*, Paris, Seuil, 1991.

¹⁰ *Morale laïque et morale commune*, dans *La pensée et les hommes*, 1991, n°15, p. 9-31

En partant d'une question bioéthique, à titre d'exemples, une PMA, on peut montrer que ce que la science peut réaliser est fait ou risque de l'être pour les gens qui ont les moyens financiers nécessaires pour se le payer. Il serait aussi intéressant d'en présenter les risques et les enjeux éthiques pour montrer la pertinence et la nécessité des autres ordres évoqués par André Compte Sponville. Des médecins n'ont-ils pas accepté, par exemple, de mettre enceinte de femmes ménopausées depuis de nombreuses années... Il semble donc de fait indispensable de limiter ce premier ordre si on veut mettre un terme ou éviter certains dérives.

Se tourner vers les prescriptions légales permettra sans doute d'éviter certains débordements mais pas tous. Les codes civils n'ont pas empêché certains médecins dans certains pays de mettre enceinte des femmes ayant largement dépassé l'âge d'être (à nouveau) maman. A cela on pourrait aussi évoqué des modifications des lois en fonction d'intérêts de certaines majorités. Ce qui serait interdit aujourd'hui pourrait très bien être autorisé demain suite à un changement de majorité. Ce deuxième ordre doit donc aussi être limité.

Que disent les morales sur ce sujet? Il serait sans doute assez facile de montrer qu'elles n'ont pas un avis unanime sur le sujet voire même des positions inconciliables. Une morale mettant la priorité sur l'épanouissement personnel sans tenir compte de l'enfant ne dira pas la même chose sur ce sujet que la morale chrétienne... Il faudrait donc s'en référer au commandement de l'amour pour essayer de trancher et se demander ce que ce commandement nous invite à faire ou à éviter.

Et si on veut mener encore la réflexion plus loin, il faudrait s'interroger sur la question du fondement d'une morale, on pourrait réfléchir sur la raison, la justification à apporter pour faire de l'amour la valeur suprême qu'il faudrait toujours défendre.

Il me semble que le schéma rapidement évoqué ici pourrait assez aisément être utilisé pour travailler d'autres questions bioéthiques (exemple: le recours aux P.M.A par des femmes homosexuelles) mais, sans doute, faut-il choisir des sujets qui sont scientifiquement réalisables aujourd'hui pour que le raisonnement puisse être mener jusqu'au bout.

Francis LAURENT

*Afin de faciliter la recherche, le lecteur trouvera quelques liens dans cet article.
Ceux-ci le renverront directement à la vidéo, l'article ou la page où se procurer
l'objet en question.*

PROPOSITION DE PARCOURS PÉDAGOGIQUE SUR LE THÈME DU TRANSHUMANISME

Présentation

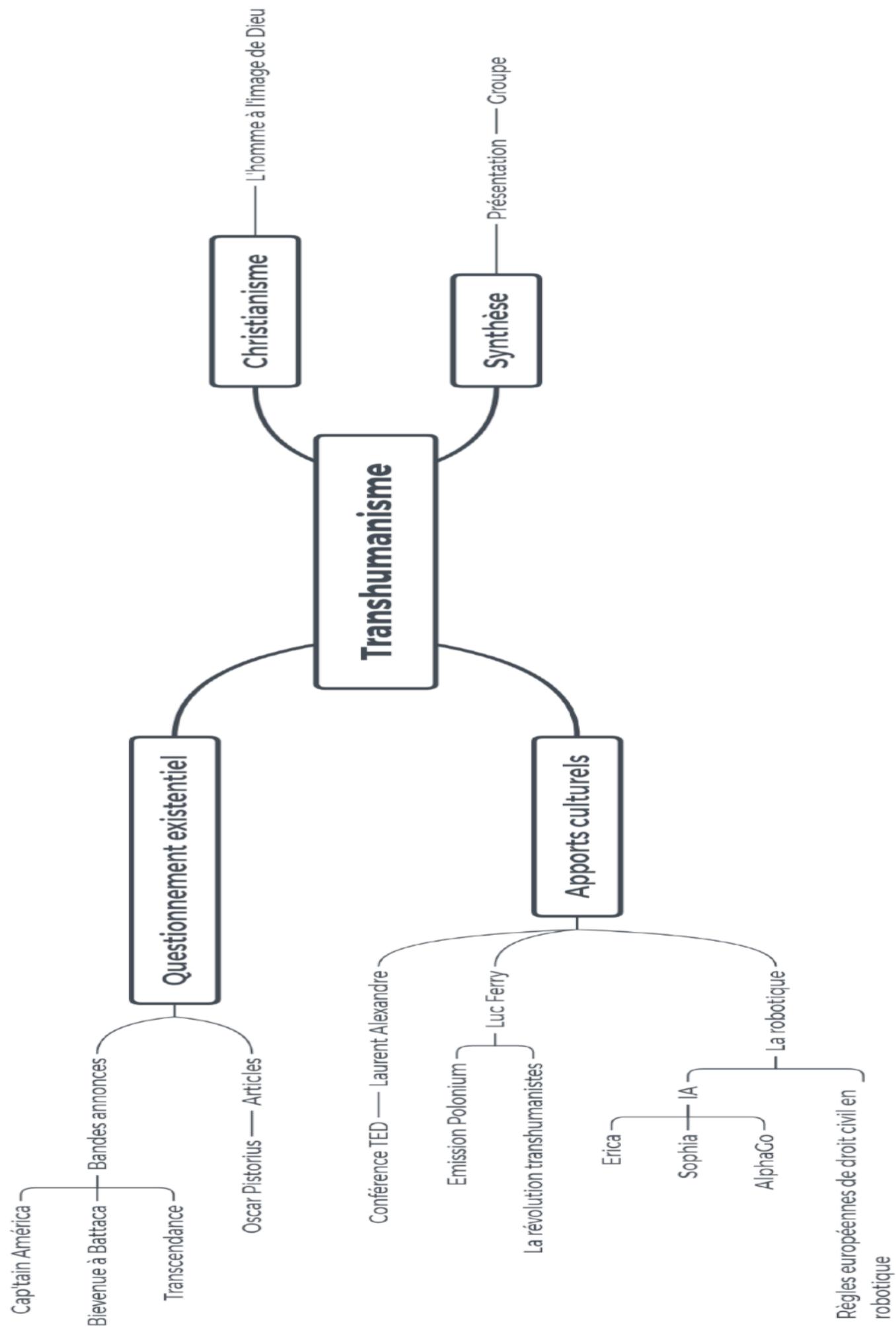
Public visé	3 ^e degré du général de transition
Thématique	Thématique 3 - Habiter le corps
Compétences disciplinaires mobilisées	<u>C.D.4</u> - Interroger et se laisser interroger par les sciences et les sciences humaines <u>C.D.5</u> - Pratiquer le questionnement philosophique
Lien avec le référentiel d'EPC	UAA 3.1.3. - Bioéthique
Durée	+/- 20 périodes

Ce parcours a pour particularité de privilégier la compétence 1. A mon sens trop négligée (voire jamais évaluée et même éludée), cette compétence est essentielle car elle est à la base de toutes réflexions. Ainsi on ne s'étonnera pas de passer un temps assez important (6 à 8h évaluation comprise) pour cette seule compétence.

La problématique du transhumanisme, par son possible (inévitable ?) accomplissement, impose une réflexion sur l'avenir. En effet, les modifications humaines et sociales sont, d'après les principaux intéressés, sans pareil. C'est pourquoi la réflexion sur les éventuels problèmes et les différents impacts sociétaux ont été au cœur de cette modeste contribution. S'interroger sur les promesses de vie éternelle, d'abolition des maladies et d'améliorations infinies du corps humain est, en dépassant le stade de l'éblouissement et de l'engouement, la porte d'entrée vers un futur aux accents inégalitaires voire, dans les pires scénarios, ségrégationniste. Et je n'ai pas encore parlé de l'intelligence artificielle...

Le lecteur pardonnera certains choix. La thématique, d'une envergure vertigineuse, peut également être abordée sous d'autres formes ou mettre en avant d'autres aspects. Par exemple, le transhumanisme peut être perçu comme un nouveau culte, dans la même lignée qu'une religion, avec la création d'une nouvelle société, d'une immortalité de l'humain ; nous pouvons alors parler de secte. De même, l'aspect eschatologique est également une porte d'entrée : le transhumanisme propose une vision dernière de l'Homme (un Homme qui transcende sa condition humaine) qui est facilement comparable aux visions religieuses.

Présentation générale



C1 : Questionnement existentiel

Si le thème n'est pas nouveau, il n'est pas encore vulgarisé. De ce fait, il est intéressant de débroussailler le champ que couvre cette théorie. Pour ce faire, voici 3 bandes-annonces :

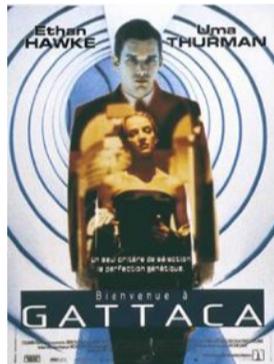
[Cap'tain américa - The first Avenger](#) (Johnston, 2011)



Cette bande annonce permet de mettre en évidence un des aspects de la théorie : l'augmentation des capacités humaines par la chimie/technologie. Ces aptitudes « naturelles », c'est-à-dire, en l'humain mais à développer, seraient accessibles aisément, voire instantanément.

Un accent particulier peut être mis sur le but de la création du Cap'tain : faire la guerre. L'utilisation de telles technologies sur le champ de bataille est également une problématique qui peut être abordée.

[Bienvenue à Gattacca](#) (Niccol, 1998)



Cette scène du film (une référence sur la thématique) permet d'aborder la question des manipulations génétiques sur les enfants. En effet, que faire si la possibilité d'améliorer les enfants est donnée aux parents ? La scène met en avant le choix orienté des parents par le généticien. Le choix sera-t-il encore possible ?

Il est également utile d'appuyer sur le détail du frère qui n'est pas modifié génétiquement : l'existence de deux humanités (modifiée et non modifiée) sera inévitable.

[Transcendance](#) (Pfister, 2014)

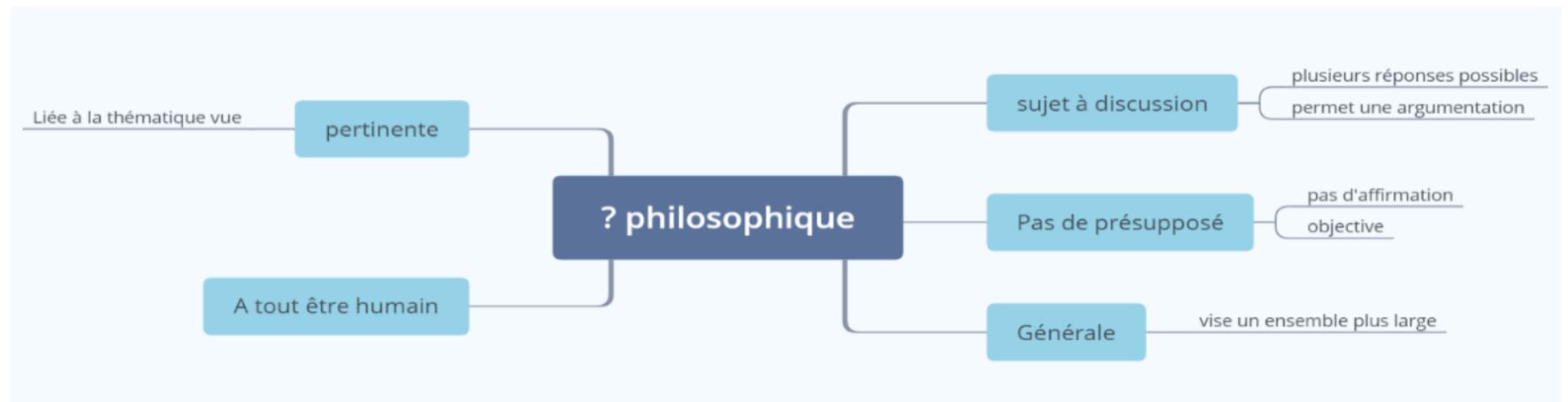


Ce film présente le rêve ultime de la théorie transhumaniste : transposer l'esprit humain dans une machine. C'est une possibilité sérieuse menant à l'immortalité. L'« esprit » humain sera *sauvegardable* et donc immortel .

La fusion entre l'homme et la machine présentée dans le film, au-delà de l'aspect science-fiction et action, permet la réflexion sur l'émergence d'une intelligence non humaine qui dépassera les compétences (émotionnelles, intellectuelles) de n'importe quel individu. Elle porte le nom de singularité.

Pour revenir dans le quotidien et la réalité, si je puis dire, cet article sur Oscar Pistorius (célèbre sprinter connu pour ses lames artificielles) peut également pousser l'interrogation sur un point nébuleux : quelle est la limite entre l'amélioration et la réparation ? En d'autres termes, où s'arrête la médecine thérapeutique et où commence la médecine améliorative ? Ainsi Oscar Pistorius, par son interdiction de courir avec les valides (ses jambes lui donnent un avantage sur ses opposants), interroge sur les capacités de la médecine actuelle qui augmentent les capacités humaines.

Pour la rédaction de questions existentielles, il est intéressant de se référer au programme d'EPC qui fournit une base de critères :



L'enseignant peut, classer les questions spontanées des élèves de plusieurs manières : par critères ou en « bonnes/mauvaises ». La mise en évidence des critères suivant ces questions est possible par le biais d'une sélection. Par la suite, une évaluation sur la C1 est envisageable, voire souhaitable.

C2 : Apports culturels



Afin d'entrer dans le vif du sujet, la conférence TED animé par Laurent Alexandre permet d'introduire le concept de NBIC (nanotechnologie, bioingénierie, intelligence artificielle et sciences cognitives) qui est à la base du développement du transhumanisme. De plus, la conférence permet de mettre en exergue les moyens et l'évolution des technologies qui vont permettre, peut-être, à l'être humain de devenir immortel, ou presque. Ainsi Laurent Alexandre, auteur de l'un des premiers livres francophones grand public sur le transhumanisme, La mort de la mort, explique l'évolution de l'espérance de vie jusqu'à celle demain.



A sa suite, l'interview de Luc Ferry dans l'émission Polonium aborde les problèmes liés au transhumanisme mais également les avantages. Il est question des problèmes législatifs, dus à la complexité et à l'évolution rapide de ces technologies, de la question de l'eugénisme, etc. Ce document ne peut aller sans le livre qui l'accompagne : « La révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies. ». La première partie du livre aborde tous les éléments nécessaires à l'approfondissement de la question du transhumanisme. On y découvre que plusieurs camps existent : ceux qui désirent une amélioration au maximum des capacités naturelles (humanistes) et ceux qui désirent un dépassement des compétences humaines (projet cybernétique) en allant jusqu'à la création d'un être surpassant l'Homme. Il y a également la distinction

entre l'eugénisme nazi (totalitaire) et l'eugénisme libéral (démocratique). Le livre aborde également 3 philosophes de renommée mondiale : Fukuyama, Sandel et Habermas, qui s'élèvent contre les problèmes liés aux manipulations génétiques.

Ces objections sont liées à la sacralisation du génome humain : une perfection qu'il est risqué de modifier car nous n'avons aucune idée des conséquences. Il est aussi question de l'illusion de la décision purement individuelle, car toute décision a une influence et un impact sur le collectif (ex : quid des retraites pour les « immortels » ?). Ces modifications vont entraîner altération de valeurs comme la solidarité. Cette dernière peut exister car nous sommes conscients que le hasard est lié à notre bonne

santé (pour le même prix, je peux avoir un handicap grave, une trisomie ou rien du tout). La modification génétique responsabilise les personnes et la solidarité ne trouverait plus de fondement : pourquoi continuer d'investir dans des infrastructures pour personnes en chaise roulante si celles-ci ont eu la possibilité de pallier ce handicap et l'ont refusé ? Il est également question de la place de l'enfant : a-t-il le choix ? Les parents peuvent-ils déterminer l'avenir de leur enfant en augmentant certaines capacités, en choisissant la couleur de peau, des cheveux... ?

Enfin, le livre propose 4 problématiques liées à l'émergence des premières modifications génétiques et l'apparition de personnes ayant une espérance de vie démultipliée :

Réaliste

- Ces avancées sont-elles réellement possibles ?

Démographique

- La surpopulation mondiale sera inévitable

Politiques

- La question des retraites
- La coexistence de plusieurs humanités
- Les coûts de la sécurité sociale
- Le tourisme technologique¹

Morales

- Que signifierait la vie sans la mort ?
- Est-il bon que l'humain se prenne pour Dieu en créant un nouvel être ?

¹ La possibilité de pratiquer une modification génétique ou une intervention technologique dans un pays l'autorisant, si le pays de l'intéressé l'interdit. Ex : l'insémination des Françaises en Belgique.

A ce stade, il est loisible d'ouvrir la réflexion sur l'Intelligence Artificielle et la création d'une entité surpassant l'être humain : le robot. On peut présenter les intelligences artificielles les plus développées à ce jour et les victoires de la machine sur l'Homme :

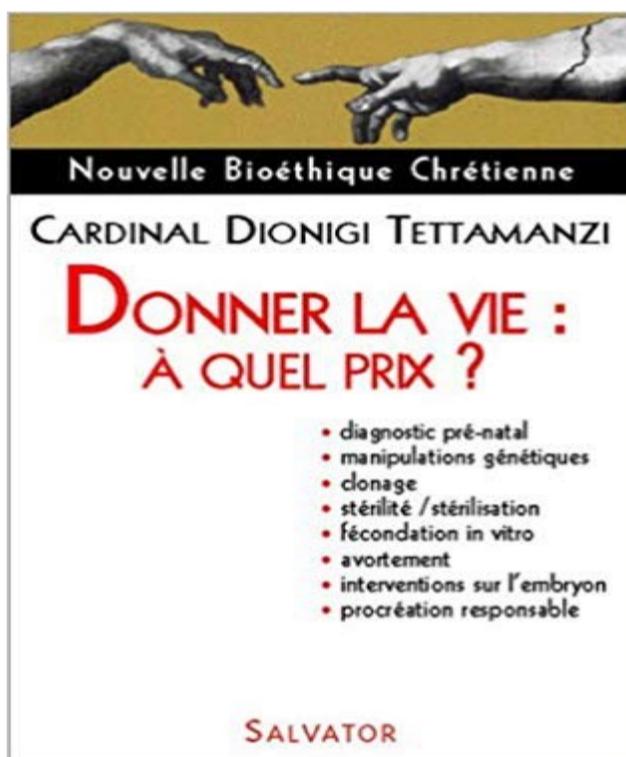
- [AlphaGO qui a battu le champion du monde de jeu de Go, Lee Se-dol](#)
- [Erica](#), présentateur(trice ?) au Japon. Erica est un robot
- [Sophia](#), qui fit une intervention remarquée lors d'un célèbre show aux Etats-Unis



Pour terminer, les règles européennes de droit civil en robotique ouvrent le champ de la réflexion sur des matières plus concrètes. A mon sens, seul les points 2 et 4 sont intéressants pour notre thématique. L'Europe aborde la question du robot autonome et du robot intelligent, les principes applicables pour prévenir l'arrivée des robots parmi les humains mais également l'impact que pourrait avoir l'arrivée d'entités plus développées, rapides et résistantes dans des domaines comme l'emploi. Il est également utile de réfléchir sur les comportements humains vis-à-vis des robots et notamment des formes d'attachement possibles. Il a déjà été constaté une prise de risque importante de soldats pour sauver leur robot sur le champ de bataille.

Cette partie peut être divisée en 2 ou 3 évaluations. Une première peut avoir pour sujet les transhumanisme de Laurent Alexandre jusqu'à l'Intelligence artificielle exclue, et une seconde sur cette dernière. Suivant la classe on peut également diviser la première en 2 évaluations, avec peut distinction, le livre de Luc Ferry.

C3 : Comprendre le christianisme en ses 3 axes



Il n'y a pas de littérature chrétienne en abondance concernant la réflexion sur le transhumanisme. Néanmoins, la position de l'Eglise est claire : non à la création d'un être, mais oui aux soins apportés aux individus. L'Eglise refuse également les manipulations génétiques sur les embryons. L'enseignant restera vigilant sur les publications catholiques sur ce sujet. Il est toutefois possible de se référer au travail du Cardinal Dionigi Tettamanzi.

Pour ce cours, j'ai préféré choisir la conception de l'Homme à l'image de Dieu. Ceci permet de relire le texte de la Création tout en démystifiant cette célèbre phrase : « L'Homme a été créé à l'image de Dieu ». De plus, l'analyse me semble plus aisée car, l'article de la commission théologique internationale sur « Communion et service : la personne humaine créée à l'image de Dieu » aborde non seulement ce point théologique fondamental, ouvrant le champ de la réflexion à la signification

ce qu'est un être humain, mais offre également une nouvelle vision du perfectionnement de l'être humain. La proposition est bien un perfectionnement moral par-delà le perfectionnisme corporel proposé par le transhumanisme. En outre, si l'aspect relationnel est également mis en évidence. La signification de l'humain pour l'Eglise est également sociale, car la perfection se développe avec les autres, là où le transhumanisme est profondément individualiste.

Selon moi, proposer cette vision de l'humain c'est également élargir sa conception. Il n'est plus réduit à de la génétique mais il s'inscrit dans le monde et en relation avec celui-ci. C'est ici qu'une 3ème évaluation peut intervenir.

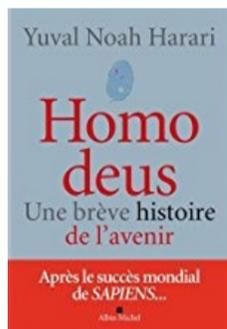
C4 et C5 : Organiser une synthèse porteuse de sens + Communiquer

Pour conclure ce chapitre, je laisse le soin aux élèves (par groupe) de rechercher et repérer dans la presse et les arts (littérature, cinéma, musique...) une situation transhumaniste. A partir de celle-ci, ils doivent l'analyser et repérer les différents impacts sur la société. Pour cela, j'attends d'eux :

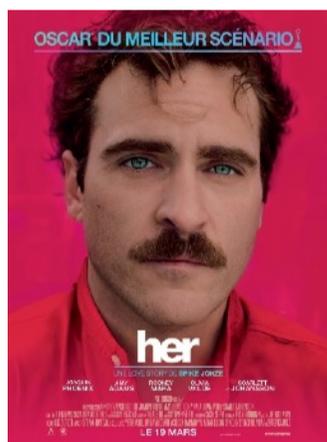
- qu'ils situent leur sujet (type de transhumanisme, technologie mobilisée...),
- qu'ils abordent les problèmes que peut poser leur sujet (démographie, politique...),
- qu'ils soulignent les convergences et divergences avec le modèle de perfection catholique,
- qu'ils se positionnent par rapport à cela et qu'ils justifient leur choix : est-il profitable pour la société que leur sujet voie le jour/se développe ?

Ce travail est à présenter à la classe, sur un support de leur choix. Il est toujours possible d'inclure le travail des élèves dans le cours et de proposer l'une ou l'autre question sur un sujet dans une évaluation.

Remarques



Cette thématique est en évolution rapide. Il est nécessaire de se tenir au courant des dernières avancées afin d'alimenter ce cours par des articles, des recherches mais également des concrétisations du transhumanisme. A l'heure où j'écris ces lignes, les réalisations transhumanistes sont encore faibles, bien que CRISPR ouvre la voie à des possibilités inouïes. Les publications/vulgarisations arrivent également en nombre croissant, avec par exemple Homo Deus : une brève histoire du futur de Yuval Noah Harari.



Le cinéma reste à mon sens la meilleure source d'images. Des films tels que Her (Jones, 2014) permettent une réflexion sur la relation possible (amoureuse ?) entre une intelligence artificielle et l'humain (Her) ou I robot (Proyas, 2004), où la parfois difficile coexistence entre deux espèces différentes (les humains et les robots) évolue jusqu'à l'émergence de la singularité et les décisions qu'elle serait capable de prendre (I Robot). Mention spéciale à ce dernier film puisqu'il met en scène les Lois d'Asimov¹¹. Finalement, la référence cinématographique en manipulation génétique par excellence reste Bienvenue à Gattaca (Niccol, 1998) mettant en scène un monde où la ségrégation génétique organise la société.

J'espère avoir modestement répondu aux attentes du lecteur. Ce programme n'est qu'une brève proposition sur une thématique qui se révélera brûlante au fur et à mesure que le temps passera et que les technologies progresseront. Le transhumanisme peut prendre des directions omises dans ce travail voire totalement inattendues ! Libre à vous donc d'aller où bon vous semble... avant qu'un robot ne le fasse à votre place 😊

L. LATONA

¹¹ Lois d'Asimov : Au nombre de trois, ces lois issues de la science-fiction ont pour objet la programmation du robot pour éviter toutes agressions sur des humains. Elles servent de base à l'élaboration du droit civil en robotique en Corée du Sud.

POUR ÉCLAIRER NOS CAS DE CONSCIENCE

Quand nous vivons des moments difficiles, quand nous sommes confrontés à des choix éthiques importants, nous sommes bouleversés, retournés et nous ne savons pas que faire pour bien faire.

Quelques attitudes à adopter pour ne pas se sentir abandonnés dans la solitude et la désespérance :

1. Se cantonner dans la solitude n'apparaît pas comme la meilleure attitude pour prendre des décisions ; au contraire, il importe de **ne pas rester seul**, de pouvoir parler à quelqu'un pour se confier, sortir de soi son questionnement, le « mettre sur le tapis » pour le voir plus sereinement possible et se dire au plus juste. Au fond, être quelqu'un pour quelqu'un.
2. Il nous faut cependant un répondant, **un interlocuteur qui sache écouter**. Difficile de « bien » écouter l'autre. La « bonne » écoute requiert le respect de l'autre hors des préjugés et des jugements tout faits. Il s'agit d'entendre l'autre en le prenant au sérieux. « Ecouter, c'est être là, l'oreille ouverte, être disponible à ce qui se dit même si on ne comprend rien. L'écoute, c'est donc une attitude tout à fait première, de disponibilité à laisser venir à soi une parole parce qu'elle est humaine. Ecouter, c'est laisser quelqu'un être « en entier », c'est être là et donner tout l'espace à l'autre. C'est faire en sorte que l'autre sache qu'il peut parler sans danger.¹² »
3. Il semble nécessaire ensuite d'analyser la situation pour l'examiner sous ses différents angles. **La situation vécue est toujours singulière**, propre à chaque personne en chair et en os. Elle dépend de l'histoire de chacun et des relations qu'elle a tissées dans la vie, des événements et des influences qui la touchent. Chaque être humain est unique, il comporte une part de mystère, d'ombres et de lumières et la situation qu'il affronte reste spécifique. C'est au fond la dimension singulière de la morale dont parle Xavier Thévenot¹³.
4. Il importe encore de se référer à sa « boussole morale » pour ne pas se perdre ou aller dans tous les sens. C'est elle qui permet de « bien » s'orienter dans l'existence par la perception que nous avons des grandes règles morales, du « bien » et du « mal ». Nous savons tous qu'il est mal de mentir, tuer, voler ou tromper ; qu'il est bien d'être juste, solidaire et responsable. On parlera ici de **la dimension universelle de la morale**, celle qui nous invite à respecter l'autre et à aimer notre prochain, celle qui se fonde sur le respect absolu de la personne humaine, la sienne, celle des autres, de tout homme et de tout l'homme. C'est l'éthique des Dix Paroles, de la Règle d'or ou de l'Impératif catégorique de Kant. La dimension universelle ne doit pas encore comment, dans telle situation concrète, agir ; elle pousse « en avant », vers « un mieux être » homme et homme-ensemble. Absolue, elle est de l'ordre de l'utopie. Invariante, dès lors, à travers le temps et l'espace.
5. Entre le singulier et l'universel, il reste encore à tenir compte du particulier car l'homme n'est pas isolé du monde, il appartient à différentes communautés : sa famille, ses amis, son milieu professionnel qui influencent ses manières de voir le monde, de penser et d'agir. L'Eglise relève de cette dimension. **La morale particulière** « donne chair » aux préceptes universels en les habillant de règles, de lois et de normes concrètes. Ces règles sont établies par les hommes et par là même relatives au temps et à l'espace. La morale va s'efforcer de rechercher ce qui, dans telle société donnée, permet habituellement de respecter l'autre et la vie, de poursuivre plus d'humanité.
6. Il convient ainsi **d'éclairer sa conscience**. Tout homme y est tenu. Le chrétien n'échappe pas à la règle. Quand il s'agit de décision éthique, l'Eglise parle de « conscience formée et éclairée » par le

¹² Maurice BELLET, Communiquer, c'est exister pour quelqu'un d'autre, in L'Appel, Janvier-février 1997.

¹³ Xavier THEVENOT, Repères éthiques pour un monde nouveau, Mulhouse, Salvator, 1982, pp.34-35.

message biblique et spécialement le message de l'Évangile, la Tradition et le Magistère mais en dernier ressort, c'est la conscience personnelle qui prend la décision, au plus profond d'elle-même car l'homme ne peut agir contre sa conscience. « La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où Sa voix se fait entendre. Sa dignité est de lui obéir, et c'est elle qui le jugera. »¹⁴ On le dit souvent : « J'ai agi de telle ou telle façon, en mon âme et conscience. » Souvent la décision prise apparaîtra non comme la meilleure mais comme la moins mauvaise car, dans la vie, rien n'est blanc ou noir et nous optons souvent pour « le moindre mal ». C'est là le signe de notre finitude et de notre fragilité. C'est le signe de notre humanité. L'Évangile nous révèle, par le Christ, un Dieu partageant notre humanité, un Dieu qui se fait proche et qui fait vivre car la foi chrétienne n'est pas l'adhésion à des valeurs mais « **l'adhésion à Quelqu'un...** à travers un itinéraire un voyage dont on ne connaît ni le chemin ni le terme. [...] Si la justice, la paix, la compassion peuvent être considérées comme des valeurs, c'est qu'elles relèvent de l'art de vivre du Maître qui murmure à chacun 'va, et toi, fais de même'.¹⁵ »

Françoise Allard

¹⁴ Concile Vatican II, Gaudium et Spes, n° 16

¹⁵ Véronique MARGRON, Fragiles existences, Orienter sa vie. Paris, Bayard, 2010, pp.134- 135.

ECOUTÉ, LU ET RÉSUMÉ POUR VOUS

Dominique Collin : le christianisme comme « communication d'existence »



Lors de sa traditionnelle matinée de rentrée du mois de septembre, la Fédération de l'Enseignement Secondaire Catholique avait convié ses collaborateurs à assister à une intervention de Dominique Collin, prêtre dominicain bien connu dans nos contrées francophones. Derrière l'orateur, sur le grand écran de l'auditoire dans lequel nous étions réunis, trônait cette citation que les organisateurs de la matinée avaient cru bon de mettre en évidence : *Valeurs et sens. Un horizon pour notre action*. D'emblée D. Collin nous mit au parfum : « Je vous le dis tout de suite : cette citation n'est pas de moi, et je ne l'aime pas ! ». Voilà le ton donné...

Dans le cadre de cet article, je tâcherai de rendre compte le plus fidèlement possible de la réflexion que Dominique Collin nous a partagée lors de cette matinée, en y apportant une touche personnelle, notamment par une mise en perspective par rapport à la thématique de la bioéthique, dont nous traitons dans ce numéro.

Un certain christianisme n'est pas le christianisme !

Tout au long de son exposé, c'est assurément l'association (voire la confusion) de la foi chrétienne avec un simple système de valeurs que Dominique Collin n'aura de cesse de fustiger. Et de fait... combien de fois n'avons-nous pas entendu certains de nos proches, de nos collègues, de nos élèves, etc. énoncer une sentence pareille à celle-ci : « Je ne suis pas pratiquant(e) mais je me retrouve dans les valeurs de l'Évangile » ? Un peu comme s'il fallait s'excuser, lorsque l'on est né(e) dans un foyer sociologiquement plus ou moins chrétien, de ne pas entrer dans une église à d'autres moments que lors de la messe de Noël, de l'enterrement de la grand-mère, ou encore la veille de l'examen de math du petit dernier. Voici donc ce qu'il semble rester quand le bateau coule : de belles et grandes valeurs comme la solidarité, l'entraide, la générosité, le respect, l'amour, le pardon (enfin à certaines conditions), etc.

Pourtant la foi en Christ n'est pas d'abord et avant tout une morale. Si on se réfère aux écritures, le don (car il s'agit bien d'un don et pas d'une contrainte) du décalogue à Moïse sur le Sinaï est consécutif à la libération de l'esclavage en Égypte. D'abord la liberté offerte, puis la morale en retour : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. » (Ex. 20,2-3)

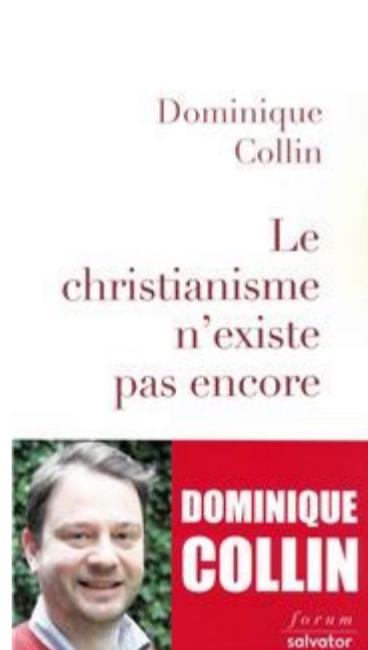
Par conséquent, lorsqu'il s'agit de traiter de questions de bioéthique avec un éclairage de la foi chrétienne, les deux principaux écueils liés au moralisme seraient peut-être ceux-ci : la culpabilisation d'une part et ce que j'appellerais la « déliquescence » d'autre part. Culpabilisation lorsqu'il s'agit précisément de transformer la foi chrétienne en un code de morale, oubliant par là-même la formidable libération que constitue le christianisme comme Bonne Nouvelle ; déliquescence lorsqu'il s'agit pour les chrétiens de s'approprier des (pseudo-)valeurs qui ne sont finalement l'apanage de personne (ou le sont de tout le monde, c'est selon). On notera par la même occasion combien culpabilisation et déliquescence se rejoignent, puisqu'en s'attribuant l'exclusivité de valeurs universelles comme l'amour, le respect ou la solidarité, nombre de chrétiens ou d'institutions dites d'inspiration chrétienne ne se

rendent visiblement pas compte qu'ils dénie à ceux qui ne se reconnaissent pas dans le christianisme le respect et la pratique de ces mêmes valeurs.

Ces deux facettes du moralisme chrétien - culpabilisation et déliquescence -

Dominique Collin les associe volontiers à ce qu'il qualifie de progressive « insignifiance du christianisme ». Dans une société de plus en plus individualiste et libérée et déchristianisée, de moins en moins de nos contemporains assument l'obligation de « rendre des comptes » en matière de morale, que ce soit envers les autres ou envers l'Autre. Le christianisme envisagé sous cet angle est donc pour le dominicain un christianisme qui meurt à petit feu. Il en est d'ailleurs de même d'après lui pour un christianisme « identitaire », envisagé comme accumulation de traditions historico-culturelles hypothétiquement fédératrices de notre civilisation. Ici aussi, dans une société de plus en plus ouverte à la mondialisation et au brassage culturel, comment penser et vivre la foi chrétienne uniquement sur ce mode ? Pour Dominique Collin, il s'agit d'un christianisme de musée, tout aussi insignifiant que le christianisme moralisateur.

Plaidoyer pour la christianité



Au terme « christianisme », qui d'après lui évoque quelque chose de figé, tant dans sa dimension temporelle que culturelle, culturelle, politique, sociale ou morale, Dominique Collin semble privilégier le terme de « christianité ». Outre le fait de ne pas comporter de « -isme » à connotation bien souvent négative, la christianité évoque une attitude plutôt qu'une identité, un dynamisme plutôt qu'un accomplissement. Dans la foulée de Kierkegaard, Dominique Collin parle à cet égard d'un « christianisme qui n'existe pas encore », car toujours en marche, en devenir. On pourrait à cet égard parler également de « christianisme mobilisateur », de « christianisme de l'inaccompli », de « christianisme de l'incomplétude » ou encore de « christianisme des possibles ». Pour D. Collin, la foi en Christ est Bonne Nouvelle d'abord et avant tout parce qu'elle est une parole qui en elle-même « recèle pour chacun un désir que son propre désir n'aurait pas soupçonné ». Le théologien dominicain parle aussi à cet égard d'un christianisme comme « communication d'existence ».

En d'autres mots, il n'y a pas de christianisme qui ne soit pas d'abord christianité, c'est-à-dire une parole qui ouvre à l'autre des horizons d'existence dont il/elle ne rêvait même pas. En matière de bioéthique, un éclairage chrétien qui voudra éviter l'insignifiance se fondera par conséquent dans une véritable éthique plus que dans une morale : la question fondamentale devra rester celle-ci : « En quoi la foi en Christ peut-elle ouvrir pour cette personne (et pas une autre), dans toute l'épaisseur de son existence, des possibles dont elle ne se doutait même pas ? »

Avec des mots très forts, Dominique Collin parle aussi de « péché » non comme une faute commise mais comme un refus, plus ou moins conscient et plus ou moins volontaire, d'assumer la liberté qu'offre à chacun d'entre nous la Bonne Nouvelle envisagée comme « désir que son propre désir n'aurait pas soupçonné ». Un peu comme si, devant la liberté (mais aussi l'inconnu) des vastes plaines du désert qui nous est offerte par Dieu, nous préférierions la servitude (mais aussi le confort) de l'esclavage en Egypte. Le salut tout comme le péché, ne seraient donc pas d'abord à considérer à l'aulne d'un registre moral mais plutôt d'un registre existentiel. Comme le disait en substance le philosophe danois Søren Kierkegaard (qui a inspiré Dominique Collin pour sa thèse de doctorat), il s'agit de faire ou non le saut de la foi, de prendre ou non le risque d'oser la liberté qui m'est offerte. Est-là une dimension que nous prenons le temps de mettre en évidence lorsque nous traitons de questions de bioéthique ?...

Conclusion : vers une bioéthique comme « communication d'existence »

En rédigeant ces lignes, je ne peux m'empêcher de songer à ce passage de l'évangile de Marc que j'affectionne particulièrement : celui de la guérison - ou plutôt du salut - de l'aveugle Bartimée (Mc 10, 46-52)¹⁶ :

⁵¹ S'adressant à lui, Jésus dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » L'aveugle lui répondit : « Rabbouni, que je retrouve la vue ! » ⁵² Jésus dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Aussitôt il retrouva la vue et il suivait Jésus sur le chemin.

Jusque là figé dans son infirmité, associée dans la société juive d'alors à un péché personnel ou familial, Bartimée rejette subitement son manteau (signe dans la bible de l'identité profonde d'une personne) pour bondir vers ce Jésus, qui non seulement le guérit de sa cécité, mais surtout lui annonce que sa foi l'a sauvé. Sauvé de son immobilisme, de sa « chosification », peut-être assumée voire consentie : « Il retrouva la vue et suivait Jésus sur le chemin. » Aucun miracle grandiloquant, aucun rite de guérison, aucune imposition des mains, même pas une seule petite prière ! Juste une parole, qui n'est même pas prononcée directement par Jésus lui-même envers Bartimée, mais par les disciples :

⁴⁹ Jésus s'arrêta et dit : « Appelez-le. » On appelle l'aveugle, on lui dit : « Confiance, lève-toi, il t'appelle. » ⁵⁰ Rejetant son manteau, il se leva d'un bond et il vint vers Jésus.

Quel exemple magnifique de « christianité », ou de christianisme vécu comme « communication d'existence » ! Les disciples, qui au début du récit s'associaient à la foule afin de faire taire Bartimée, se mettent soudainement à l'écoute de la parole de Jésus : « Appelez-le ! » Ils deviennent alors comme autant de courroies de transmission des possibles que le désir-même de Bartimée ne soupçonnait pas : « Confiance, lève-toi, il t'appelle ». Dans le chef des disciples, quel édifiant passage d'une foi vécue sur le mode du moralisme (le rejet de l'infirmes comme individu puni par Dieu pour s'être écarté des préceptes de sa loi) à une foi vécue sur le mode existentiel comme dynamisme, remise de l'autre debout. Dans le chef de Bartimée, passage non moins édifiant du confort de l'immobilisme (que Dominique Collin associe au péché, non pas moral mais existentiel) au dynamisme de la foi en la liberté retrouvée (envisagée par l'auteur comme le véritable salut).

Le terme « bio-éthique » ne signifie-t-il pas après tout « éthique de la vie, de l'existence » ? Peut-être est-il urgent dans le cadre de questions telles que le début et la fin de vie, la filiation ou le transhumanisme, d'œuvrer pour que l'Évangile du Christ retrouve son statut de Bonne Nouvelle comme « communication d'existence » pour chacun...

Benjamin STIEVENART

¹⁶ Dans un précédent numéro de la revue Informations, j'avais consacré un article à l'analyse narrative de ce passage de l'évangéliste Marc. Pour qui le désire, cette analyse est disponible via une simple demande par mail à l'adresse suivante : benjamin.stievenart@segec.be.

J. M. Longneaux, L'autorité est-elle dépassée ?

Il s'agit de notes personnelles prises lors d'une conférence donnée par ce professeur de Facultés à Namur dans le cadre d'une journée pédagogique organisée en inter réseau pour les écoles de Chimay et Couvin.

1. Le contexte actuel de l'autorité.

Nous vivons aujourd'hui dans une culture de l'épanouissement de soi, culture dans laquelle l'autorité est critiquée. Si cette culture est vraie, que faire face à une idéologie partagée par tous.

L'autorité a toujours été difficile à exercer mais, sans doute l'est-elle encore plus aujourd'hui.

Au début du 20^e siècle, on cherchait aussi à être heureux mais cela passait par l'accomplissement de son devoir. D'abord ce que le devoir impose et on renonce éventuellement au reste. Aujourd'hui, on ne renonce pas à ce qu'on aime même si le devoir nous l'impose. Ce discours a dominé jusqu'en 1945. C'est cet argument qui a été utilisé par les criminels nazis au procès de Nuremberg. Dans ce contexte, l'autorité peut conduire à des abus qui détruisent mais elle a forcément une place car elle dit le devoir. Elle est donc légitime.

Après la seconde guerre mondiale c'est la réussite professionnelle qui va donner sens à la vie. On a réussi sa vie si on a réussi socialement, si on est mieux que ses parents. Dans ce nouveau cadre l'autorité a encore sa place car elle guide vers la réussite professionnelle.

A partir de mai 68, on voit apparaître une autre logique, celle de l'épanouissement de soi : on ne doit pas faire son devoir ni travailler pour être heureux. On doit réussir **SA** vie. La perspective est individualiste; le bonheur est une affaire personnelle. Dans cette logique, plus de place pour l'autorité qui me dirait ce qui est bien ou mal. De quel droit quelqu'un pourrait-il dire ce qui est bien ou mal ? Les gens font ce qu'ils veulent sans que personne ne soit habilité à leur dire quoi que ce soit ! (Ex : multiplicité des formes de vie de couple).

Plus cette logique s'amplifie plus l'autorité se fragilise ou disparaît (« Qui es-tu pour me dire ce que je dois faire ? »), plus l'intolérance à la frustration croît et plus la crise des institutions qui disaient le bien et le mal grandit.

Cette logique de l'épanouissement personnel peut avoir des conséquences dramatiques : que faire, par exemple, de cet enfant que j'ai eu pour m'épanouir et qui ne répond pas à cette exigence ?

Ici, l'autorité n'est plus légitime.

2. Nécessité de l'autorité.

Pour montrer la nécessité actuelle de l'autorité et sa place dans l'éducation, l'orateur commence par évoquer trois désirs qui animent tous les enfants et qui existent encore dans les périodes suivantes de la vie, désirs qu'il faut canaliser pour éviter qu'ils ne provoquent des dégâts.

Le premier désir est celui de la toute puissance, le sentiment que tout est possible. C'est en le privant de cette toute-puissance, par la castration, que l'enfant va évoluer. Ce désir reste présent à l'adolescence dans le rejet de l'autorité, dans le rejet des limites et dans des comportements à risque comme la drogue ou le refus d'utiliser le préservatif. A l'âge adulte ce désir se manifeste dans la volonté d'être à la hauteur de ce qu'on croit devoir être ou dans le désir d'autonomie.

Le deuxième désir est celui de la fusion: besoin de fusion avec les parents pour le petit enfant, désir de proximité, de compréhension avec les gens qui comptent pour nous aux périodes suivantes de la vie. Il se manifeste aussi dans les phénomènes de mode ou de bande et dans la recherche de l'âme sœur.

Le troisième est celui que tout nous soit dû. Un enfant ne comprend pas qu'on lui refuse ce dont il a envie. Ce désir reste chez l'adolescent ou l'adulte dans le désir de reconnaissance ou de remerciement.

Si on enferme les enfants dans ces désirs on en fait des oiseaux pour le chat. Qui est à la hauteur de ce qu'on attend de lui ou de ce qu'il espérait être? Il y a un décalage entre le rêve et la réalité. On doit faire l'expérience de notre finitude. Tant que nous n'apprenons pas à accepter nos limites (contraire du désir de toute puissance), notre vie sera un enfer. Si nous n'acceptons pas nos limites, c'est que nous ne nous aimons pas tels que nous sommes et nous le ferons payer à ceux qui nous le rappellent. L'autorité, et l'éducation, doivent nous permettre de connaître nos limites et nous les faire accepter. Puisque limité, j'ai besoin des autres pour vivre. On n'est jamais autonome mais toujours en interdépendance.

Face au désir de fusion, nous devons aussi réaliser que l'autre n'est jamais moi. Nous devons faire l'expérience de la solitude. Même en relation, on constate que l'autre ne cesse de nous échapper. Je ne vis que ma vie. Je peux être avec l'autre mais je ne le rejoins jamais. Il est toujours en dehors. Là aussi autorité et éducation ont un rôle à jouer: aider à assumer cette solitude. Plus on l'acceptera plus on laissera l'autre vivre: il a sa vie et ne me doit rien! En assumant cette solitude, on peut être vrai et rendre à l'autre sa liberté.

Face au désir de ces choses dues, il faut apprendre que la vie peut tout nous reprendre. Rien ne nous est dû. Plus on est accroché à ce désir de ce qui nous est dû, plus on s'engage dans une voie de souffrance. L'éducation et l'autorité doivent aussi nous aider à accepter l'incertitude de la vie.

L'être humain est un être de désirs mais la réalité est autre: nous ne sommes pas tout puissant ni dans la fusion ni dans le dû! L'autorité doit être là pour nous le faire accepter mais encore faut-il que cette autorité soit juste, positive. Une autorité juste a pour but de viser à faire de l'autre quelqu'un qui va être mon égal. C'est un objectif et pas un état de fait. On impose à l'autre une contrainte à laquelle on est soumis soi-même.

L'autorité vise à faire accepter que nous sommes finis et que nous connaissons solitude et incertitude.

L'autorité peut s'exercer de trois manières différentes: accompagner quelqu'un, être là en cas de besoin pour l'aider à être ce qu'il est, être ce cadre qui n'empêche pas l'autre de faire sa vie. Une autre manière de l'exercer est de rappeler la loi et sanctionner. Une troisième manière est d'être un modèle par ce que l'on est. Être un modèle, c'est apparaître comme limité, seul, acceptant que tout ne me soit pas dû sans que ce soit humiliant pour l'autre. Ici, c'est par ce que je suis que je fais autorité.

Accepter de faire autorité suppose de ne pas être aimé par ceux sur qui on a autorité.

Francis LAURENT

Regards croisés sur la bioéthique.

Philosophie des sciences et religion :

Un compte -rendu des conférences de Bernard Feltz et Dominique Jacquemin¹⁷

I. Conférence de Bernard Feltz, biologiste et philosophe des sciences

La journée de formation consistait à réfléchir sur la manière dont se pose la question de l'éthique dans le monde contemporain, réflexion qui nécessite une approche historique.

Préambule : Qu'est-ce-que la philosophie ?

Emmanuel Kant définit la philosophie par trois questions :

- Que puis-je connaître ?
⇒ *Connaître, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que la science nous donne à connaître de la réalité ?*
- Que dois-je faire ?
⇒ *Le pronom « je » indique que la question éthique touche chacun.*
- Que puis-je espérer ?
⇒ *Pose la question du sens de ce qui est et de mon être au monde).*

Approche historique

1. Le Moyen-Age - Théocentrisme : Dieu comme référence ultime dans tous les domaines.

Au niveau du connaître, c'est la théologie qui est garante de la vérité.

Au niveau de l'action, c'est Dieu qui a la connaissance du Bien et du Mal. L'homme ne peut dire par lui-même le bien et le mal.

Au niveau du sens, celui-ci préexiste à l'humain, il dépend de Dieu. Dieu donne le sens à l'existence. On parlera de métaphysique chrétienne : être chrétien consiste à savoir que Dieu existe et à croire que Dieu existe.

Qu'en est-il de la vérité éthique ? On définit traditionnellement la vérité comme l'adéquation, la correspondance entre la chose et le savoir. La vérité éthique s'inscrit dans une métaphysique du savoir, dans la possession de la connaissance de la vérité. De la même façon, dans le registre religieux, on est dans le registre de la possession éthique. Comme la vérité ne se négocie pas, le pluralisme éthique est impossible.

L'affaire Galilée annonce la fin du Moyen-Age car il remet en question le théocentrisme et le système figé du monde intellectuel de cette longue période.

2. René Descartes - La raison comme référence ultime.

Descartes pose la question *du critère de la vérité*. Comment trouver un énoncé dont je suis absolument certain ?

Descartes va douter de tout (doute méthodique) car l'impression de la réalité n'est pas nécessairement la réalité pour arriver à une certitude absolue, la certitude du Cogito. Je suis sûr d'exister car je pense. « Je pense donc je suis. » : « Cogito ergo sum. »

On assiste avec Descartes au primat de la subjectivité. *La raison* donne un accès immédiat à la vérité. Ce n'est plus Dieu qui dit la vérité mais la raison et l'existence de Dieu se prouve par la raison et l'idée de Dieu (la preuve ontologique).

3. Emmanuel Kant

Kant pense que la science dit la vérité des choses telles qu'elles apparaissent et pas telles qu'elles sont en soi. La science porte sur les phénomènes, les éléments de la sensibilité et pas sur les noumènes, les choses en soi.

Il existe ainsi deux usages de la raison :

Un usage légitime quand la raison met en forme les données de la sensibilité et construit la science.

Un usage illégitime quand la raison croit produire la connaissance sans interaction avec les données de la sensibilité. Elle croit parler des choses en soi, mais cela lui est impossible. La raison ne donne pas accès à la vérité comme telle.

Exemple : l'existence de Dieu. Il n'existe pas de preuve de l'existence ou de la non-existence de Dieu puisque Dieu ne relève pas des phénomènes. L'existence de Dieu appartient au registre de la conviction raisonnable mais ne relève pas du

¹⁷ Ce compte-rendu n'a pas été relu par les auteurs et garde le style oral des conférences.

rationnel. La foi est une croyance et n'est plus un savoir. Si la foi est un savoir, il n'y a plus de discussion possible. Dès lors, la tolérance et le pluralisme sont une forme d'honnêteté intellectuelle.

Qu'en est-il de l'éthique chez Kant ? Que dis-je faire ?

L'homme est doué de raison. Il peut se donner à lui-même, par la raison, une éthique : c'est ce qu'on appelle « la raison pure pratique ». Chez Kant, il n'y a pas de vérité éthique mais une vérité universelle qui peut se traduire par cette question : quelles sont les valeurs que l'humain peut se donner pour construire un monde ? Quel monde souhaitons-nous ?

Ainsi, la question de la vérité éthique se transforme avec Kant dans la question de l'universalité de l'éthique où la valeur est à construire avec un horizon d'universalité. L'homme, doué de raison, prend la place de Dieu comme principe d'universel. L'homme doit chercher des critères rationnels éthiques, *des impératifs catégoriques qui s'imposent à tous. Lesquels ?*

La Règle d'Or : « Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse. » Pour Kant, la Règle d'Or ne suffit pas car elle appartient au domaine de la sensibilité, de l'intérêt et pas au domaine de l'universel. Il lui faut trouver des formulations sans sensibilité. Ce sont les Impératifs catégoriques :

« Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée par ta volonté en une loi universelle. »

« Agis de telle sorte que tu traites l'humanité en toi-même et en autrui toujours en même temps comme une fin et jamais comme un moyen. »

« Agis comme si tu étais à la fois législateur et sujet dans la république des volontés libres et raisonnables. »

4. Monde contemporain

Habermas propose *les trois racines de la rationalité* :

La rationalité épistémique, une démarche scientifique qui vise à l'universel.

La rationalité de la discussion et de la réflexion qui présuppose la transparence de la raison pour arriver à la certitude. C'est ce qu'on appelle l'herméneutique, le pluralisme irréductible.

La rationalité téléologique, une démarche éthique, l'« éthique de la discussion », chère à Habermas. Elle part du principe que, si les hommes sont des êtres de raison, ils peuvent se mettre d'accord sur des valeurs considérées comme absolues.

Situation de l'éthique contemporaine

Question : une éthique universelle existe-t-elle ? Il existe sans doute des valeurs sur lesquelles on peut se comprendre. On parle plutôt d'éthique commune que d'éthique universelle.

Deux niveaux d'approche de la valeur :

Valeurs partagées : société juste, valeurs universalisables, non négociables.

Valeurs spécifiques : vie bonne, liberté culturelle, liberté de conscience de chacun.

Conclusion

Science, philosophie, théologie : chacune doit être consciente des limites de sa discipline tout en affirmant la spécificité de sa discipline.

La science cherche à expliquer le mode de fonctionnement du monde en faisant confiance en la raison et à son paradigme disciplinaire.

La philosophie cherche à répondre aux questions en faisant confiance à la raison, en acceptant ou en refusant l'hypothèse « Dieu ».

La théologie cherche à répondre aux questions en faisant confiance à la raison, en acceptant l'hypothèse « Dieu » et en recourant à des textes fondateurs ainsi qu'à des traditions d'interprétations de ces textes.

II. Conférence de Dominique Jacquemin, théologien, spécialiste de questions éthiques : quand la théologie s'en mêle...

La conférence suit deux axes :

Qu'est-ce que ça veut dire « faire de la théologie » quand on essaie de réfléchir et de discuter de questions bioéthiques ?

Est-il possible de décider, en autonomie, comme chrétien, au cœur de situations singulières qui relèvent de la bioéthique au cœur d'une société pluraliste ?

Préambule : Deux définitions

Bioéthique : mise en œuvre d'une réflexion pluridisciplinaire rendue nécessaire étant donné la complexité de ce qui est à considérer. Son fondement : la rencontre de la complexité et de la rationalité de l'ordre de l'argumentation.

Théologie : N'occupant pas une place de surplomb, elle est un acteur parmi d'autres et elle a sa place dans la discussion pluridisciplinaire. Faisant œuvre de rationalité, elle est porteuse d'une certaine anthropologie.

Faire de la théologie avec la question : que dois-je faire pour bien faire ?

Dans certaines situations particulières, on ne sait pas à priori ce qu'il faut faire pour bien faire. Il faut donc s'efforcer, avec un fondement commun de rationalité –rationalité de l'ordre de l'argumentation – de faire émerger, au cœur d'une situation singulière, ce qui est en présence comme valeur, comme tension, comme conflit, pour s'efforcer collectivement d'éclairer une personne qui va devoir prendre une décision.

La théologie n'occupe pas une place de surplomb dans la discussion bioéthique mais elle a sa place.

Lorsque des questions nouvelles se posent, le théologien doit se laisser déplacer par la réalité et entrer dans une nouvelle modalité de réflexion. En effet, pour penser dans la Tradition de l'Eglise, il n'a pas nécessairement tous les outils pour savoir ce qu'il faut faire pour bien faire dans une situation inédite. Il va voir dans « son fonds de commerce » ce qui est disponible et pourrait donner à penser ; il va se servir des trésors de sa Tradition, des catégories théologiques (création, salut, eschatologie, corps sauvé, etc.) qu'il a à sa disposition pour élargir le questionnement et donner penser dans un langage rationnel.

La Tradition chrétienne défend une certaine anthropologie. Dès lors, le théologien doit assumer cette Tradition et essayer, dans une certaine fidélité à ce qu'il croit, de comprendre et de rendre compte à autrui de la manière dont il perçoit cette question singulière.

Il ne s'agit pas de théologie déductive où tout serait donné d'avance mais de voir comment, avec d'autres, au cœur de la complexité, en essayant de rester inscrit dans une Tradition, je peux, en tant que théologien, essayer de penser des questions nouvelles.

Quelle place pour l'autonomie du chrétien ?

Est-il possible, comme chrétien, dans des situations singulières de penser de façon autonome en étant fidèle à ce qui me sollicite, à la Tradition et à moi-même ?

L'Eglise distingue deux principes :

Un principe intérieur : L'Esprit Saint reçu au baptême (la vie de Dieu inscrite au plus profond de moi-même) et ma conscience (*Gaudium et Spes* n° 13).

Un principe extérieur : les Ecritures, les textes de la Tradition, l'interprétation des textes au long de l'histoire de l'Eglise, c'est-à-dire le Magistère (le Pape et les évêques garants de la Tradition où Dieu parle). Ce principe extérieur demande un assentiment intérieur. Pour renforcer l'autonomie, il est bon de laisser une place à l'altérité. Le lieu de la décision éthique, c'est ce qu'on appelle la conscience éclairée.

Dans l'éthique, il faut tenir ensemble trois éléments, articuler trois dimensions :

La situation car la réponse n'est jamais donnée d'avance.

La Tradition à la fois la Tradition chrétienne mais aussi les registres normatifs de la culture dans laquelle on vit.

La conscience, le lieu le plus intime et le plus profond de chacun.

La corrélation des trois éléments est loin d'être facile car il faut absolument éviter les trois « -ismes » :

Le situationnisme : la situation elle-même dit son éthicité ;

Le traditionalisme : l'Eglise dit la norme, c'est elle qui est le lieu de l'éthicité ;

L'individualisme : mon point de vue seul est le lieu de l'éthicité.

Il faut casser l'idée d'une Eglise dictatoriale qui imposerait aux gens ce qu'ils doivent faire. Ce qui importe, avant les normes, c'est l'expérience que les hommes font, à travers les normes, de la rencontre du Christ.

Et dans l'Évangile ?

La parabole du « Bon Samaritain » montre que Jésus donne une place pour une autonomie de la décision sans que la norme soit par elle-même le lieu de la décision.

Un légiste vient vers Jésus et lui demande : « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? »

Jésus ne donne pas une réponse toute faite mais lui répond par deux questions : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? » et « Comment lis-tu ? », sollicitant ainsi l'autonomie de l'autre.

« Que dit-on dans la loi ? » « Tu aimeras... » Applique la norme et tu auras la vie éternelle.

Le légiste continue et demande : « Qui est mon prochain ? » et Jésus raconte une histoire dans laquelle deux hommes, un prêtre et un lévite observent strictement la Loi. Un troisième transgresse la Loi et sa transgression est le signe du salut. La rencontre du blessé devient le lieu de la normativité.

Dans cette parabole, on trouve deux niveaux de moralité :

Le premier niveau consiste en l'application de la norme et de la loi.

Le deuxième niveau permet d'entrer dans l'éthique. Dans ce deuxième niveau, on traverse, on discerne les problématiques des rapports à la norme et on pose l'action que l'on trouve juste dans une situation singulière.

Et dans l'Eglise ?

L'Eglise est en train de changer dans sa manière de voir le monde. Déjà au concile Vatican II, *Gaudium et Spes* demandait de « scruter les signes des temps », d'être attentif à tout ce qui va dans le sens du projet de Dieu sur l'homme et le monde.

Le pape François va plus loin. Dans son encyclique *Evangelii gaudium*, il exhorte l'Eglise à une conversion pastorale et « à accepter cet appel : sortir de son propre confort et avoir le courage de rejoindre toutes les périphéries qui ont besoin de la lumière de l'Évangile. »¹⁸

Il parle d'une « Église en sortie », d'une « communauté évangélisatrice » qui expérimente l'amour dont Dieu a pris l'initiative en la précédant dans l'amour (cf. 1Jn 4, 10). De ce fait, « elle sait aller de l'avant, elle sait prendre l'initiative sans crainte, aller à la rencontre, chercher ceux qui sont loin et arriver aux croisées des chemins pour inviter les exclus. »¹⁹

L'Eglise est définie par un mouvement qui va vers les gens qui ont besoin de quelque chose. Ce faisant, elle verra ce qui est bon parce que « le troupeau lui-même possède un odorat pour trouver de nouveaux chemins. »²⁰

Les gens de la périphérie, ceux qui sont confrontés à des situations de bioéthique inédites, qui ne savent pas ce qu'il faut faire pour bien faire mais qui, en faisant ce qu'ils pensent devoir faire, font ce qu'ils doivent et dès lors sont un sujet moral.

Cette manière d'agir demande une « conversion pastorale », une démarche de regard vers « la périphérie ».

Avant, dans l'Eglise, à propos de l'éthique, on parlait de « pédagogie divine ». La vie éthique était symbolisée par une échelle. La vie morale consistait à gravir les échelons pour arriver au sommet... que l'homme n'arrivait jamais à atteindre !

Maintenant, on parle d'éthique de la moralité. La vie éthique est un chemin sur lequel chacun avance avec pour compagnonnage, le Christ.

Conclusion :

Il existe une place pour une certaine théologie (non déductive) en bioéthique.

Il existe une place pour la conscience éclairée.

Tout n'est pas dit.

Françoise ALLARD

¹⁸ §20

¹⁹ §24

²⁰ §36

La liberté, pour quoi faire ?

Réflexion faite par Rudolf REZSOHAZY.

Lors d'une conversation avec une jeune dame cultivée et vive d'esprit, mon interlocutrice avait prétendu, sans la moindre hésitation et comme allant de soi, qu'une femme possédait le droit d'avoir un enfant pour elle-même, sans mari.

Elle avançait trois arguments qui sont d'ailleurs le plus fréquemment cités de nos jours pour fonder un « droit » et justifier la liberté correspondante : la chose est possible car la technique permet même la fécondation sans relation ; elle correspond à l'aspiration à devenir mère ; et cela plaît, alors pourquoi pas ?

Je lui ai demandé si elle ne pensait pas que l'enfant avait le droit d'avoir un père ? Ma question l'avait surprise, mais elle a reconnu qu'il y avait là un problème.

Cette conversation illustre bien le glissement qui s'est produit dans le sens à conférer à la notion de liberté. Dans une acceptation classique du terme, la liberté est une faculté inhérente à la nature humaine qui permet à l'homme de choisir les moyens pour s'accomplir, se réaliser. De là vient le but ultime de toute action collective : mettre à la disposition des citoyens ces moyens.

On voit donc que la liberté n'est pas une fin en soi, elle est finalisée par l'accomplissement de l'homme : la possibilité de devenir ce qu'il doit être et le pouvoir d'agir dans ce sens. S'il est vrai que la liberté est la voie pour accéder à tout ce qui est bon, il est vrai aussi que les choses n'ont de valeur que librement accomplies. C'est ce que dit Montesquieu quand il désigne la liberté comme « ce bien qui fait jouir des autres biens »

La conception que je viens d'exposer implique trois conditions à l'exercice de la liberté :

1. Celle-ci n'étant pas une fin en soi, sa signification dépend du choix des moyens. Mes choix contribuent-ils à mon accomplissement ? Quelle option faire face à l'alcool, la drogue ou les instincts ? Si je m'y adonne, je risque de m'aliéner et de perdre ma liberté. L'important est donc l'usage que je fais de ma faculté de choisir. La vertu n'emprisonne pas la liberté, elle la préserve. Est libre celui qui n'est pas esclave de ses passions, de ses peurs ou des circonstances.
2. La liberté est indissociablement liée à la responsabilité. Si j'agis sous contrainte, je m'exécute sans pouvoir questionner. Si j'ai retenu une ligne d'action entre deux ou plusieurs possibles, je dois des comptes à ma conscience et à ceux que mon option influence dans leur vie.
3. Ma liberté trouve sa limite dans celle d'autrui. Toute liberté est située dans un tissu de relations avec d'autres personnes que je ne peux point réduire au rôle de moyen de mon propre accomplissement. C'est la raison pour laquelle une femme n'a pas le droit de répondre à son désir d'enfant sans donner à son enfant les moyens pour s'accomplir... Et notamment un père.

Le glissement dans le sens de la liberté vient justement de l'évacuation des trois conditions de son exercice. Nous aboutissons ainsi à une notion libertaire de la liberté où celle-ci devient une fin en soi, elle ne connaît pas de limite. Il y a confusion entre la liberté « potentielle », ce dont je suis capable et la liberté « morale » ce qui est bon : cela est possible donc je peux, cela me plaît donc je veux.

Selon l'idée de plus en plus répandue, la liberté apparaît comme un état permanent de disponibilité. Une ouverture constante à de nouvelles aventures et à de nouvelles sensations. Tout choix et tout engagement risquent d'être privatifs. On est coincé : quand on fait route avec quelqu'un, on ne peut pas être avec d'autres ; quand on a pris une décision, on a écarté une série de virtualités également tentantes...

Il y a donc quelque chose de tragique dans cette version libertaire de la liberté. On voudrait vivre sans renoncer à sa liberté. Or, il n'est pas possible de traverser l'existence sans se déterminer. Les choix qui sont alors opérés ne sont plus vus comme des progrès vers son accomplissement, mais comme des actes qui ont éteint des tas de potentialités. Il faut alors reconquérir sa liberté, c'est-à-dire pouvoir changer à n'importe quel moment, être libre de rompre les liens qu'on a tissés autour de soi, avoir le droit de se défaire de ses engagements.

Dans cette perspective, l'autre disparaît. On n'en tient pas compte. Mon droit n'est pas équilibré par mon devoir. Ainsi, il se révèle que beaucoup de revendications qui sont présentées comme une libération représentent, au fond, un retour à l'individualisme sans frein du libéralisme du XIX^{ème} siècle. Ainsi en est-il par exemple de cette devise qui proclame la femme «maîtresse de son ventre ». Slogan d'une élégance douteuse, il ignore le respect du fruit des entrailles.

Dans ces circonstances, la phrase que les réformateurs sociaux du passé répliquaient au « laissez faire » des libéraux, demeure entièrement valable : entre le puissant et le faible, c'est la liberté qui opprime et la loi qui libère (Lacordaire).

Toute l'histoire sociale est allée dans cette direction : voter des lois pour limiter la liberté des forts et protéger celle des petits. Un enfant n'est pas libre de travailler ; il doit d'abord grandir et s'instruire. Je ne dispose pas librement de la vie de mon chien ou de mon chat, le code pénal veille. Je ne suis pas libre de construire n'importe quelle maison, il faut respecter l'esthétique du quartier...

Comment trouver le juste chemin entre la manie de légiférer et le mot d'ordre d'il y a vingt ans : « Il est interdit d'interdire » (dont procède la liberté libertaire) ? En vérité, la liberté est menacée à la fois par l'oppression et l'anarchie. D'ailleurs, celles-ci se nourrissent mutuellement.

La loi est inutile si les mœurs sont bonnes. Je lis dans Tocqueville : « On attribue trop d'importance aux lois, trop peu aux mœurs ». Partant, la clé de notre dilemme est l'apprentissage de la liberté. S'il est vrai que nous sommes des hommes dans la mesure où nous sommes libres, préparer le petit de l'homme à la vie, c'est l'introduire progressivement à l'exercice de ses libertés avec leurs corollaires de vertu, de responsabilité et de respect des autres.

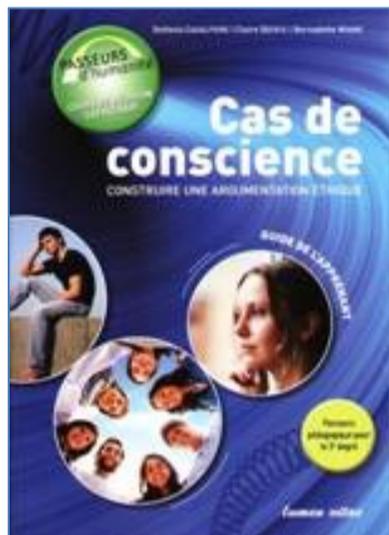
Rudolf REZSOHAZY
Professeur à l'UCL.
La Libre Belgique.

Cas de conscience. Construire une argumentation éthique.

Stefania CASALFIORE, Claire DEFAYS, Bernadette WIAME

Guide de l'apprenant, guide de l'enseignant pour le 3e degré.

Lumen Vitae, coll. Passeurs d'humanité



C'est la porte d'entrée par la compétence que les auteurs ont choisie dans cette nouvelle programmation et particulièrement la compétence disciplinaire « Construire une argumentation éthique. » Une compétence s'apprend, se construit et se travaille et le parcours proposé est élaboré par étapes, de la plus simple à la plus complexe.

Le guide de l'enseignant donne des outils pour aider les élèves à s'ouvrir au questionnement moral et pour démêler des situations éthiques complexes.

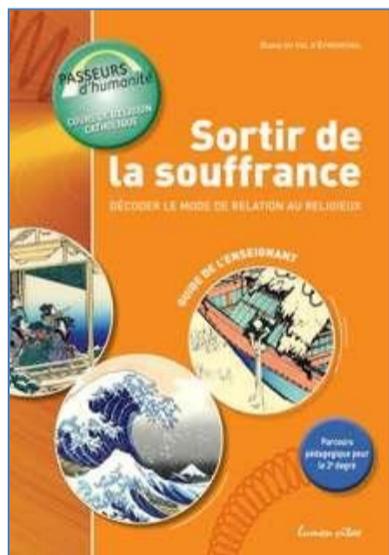
Le guide de l'apprenant offre des pistes concrètes aux élèves pour les faire grandir en humanité en souhaitant pour l'autre et les autres ce que l'on souhaite pour soi-même.

Sortir de la souffrance. Décoder le mode de relation au religieux.

Diane DU VAL D'EPREMESNIL

Guide de l'apprenant, guide de l'enseignant pour le 3e degré.

Lumen Vitae, coll. Passeurs d'humanité



Tous, nous sommes confrontés à la souffrance, mais l'adolescence est une période particulièrement sensible et les jeunes n'ont pas toujours les outils pour décoder leur peine ou les clés pour les dépasser.

Les textes et documents présentés dans cet ouvrage sont des grilles de lecture de la condition humaine souffrante, en même temps que des réponses amenées en différents lieux et époque pour tenter de l'apprivoiser.

Vous trouverez le guide de l'apprenant et celui de l'enseignant qui permet de travailler à la fois une thématique et une compétence disciplinaire.

Stefania CASALFIORE